Jean-Paul Damaggio avec la complicité involontaire de Renaud Jean

MA BIEN CHÈRE BELLE

« Dans tout ce pays-ci, nous sommes chez nous ... chez nous » Maria Chapdelaine, 1914
« Aujourd'hui, le chez nous... n'est plus qu'un chez soi ! » Une autre Maria, 1994

N° ISBN : 978-2-917154-10-6 Octobre 2007

Pour tous renseignements :
Editions La Brochure 82210 Angeville

A Gérard Belloin, fils de paysans tourangeaux
A Hubert Delpont, historien gascon
A Marie-France Durand, prof de math
comme Isabelle Mendès
A ma grand-mère paternelle
A mon grand-père maternel

Avertissement

Cette docu-fiction par lettres s'appuie sur des documents manuscrits conservés par Renaud Jean et légués aux archives du Lot-et-Garonne pour consultation publique (à partir de 1991). Ces références sont en fin de volume non pour garantir la vérité « historique » de cette fiction, mais pour ceux qui veulent en savoir plus sur le personnage. J'ai usé des droits que donnent la littérature en évitant les "droits" que l'injustice se donne et qui se situent loin de ma conception de la littérature. J'ai souhaité à la fois, rester fidèle au personnage historique qui m'est éminemment sympathique, et élargir le contenu des lettres à sa vie toute entière à partir d'autres écrits publics de ce militant communiste inclassable car issu de trois traditions, la tradition anarchiste pour qui la pensée est libre, la tradition radicale par son souci d'action pédagogique à la base parmi le peuple, et la tradition socialiste passée au communisme, où le social prime sur le politique.

Première partie

Séjour au Château de Baillet

Jeudi 4 avril 1940

Qui me reste-t-il ? Dans mon malheur, il ne me reste, que toi ma Belle, mon Isabelle, et toi mon beau, mon Samazan. Hier encore, j'avais un pays ; il me jette en prison. J'avais un parti ; il s'écrie à mon encontre : "trahison". Sans eux à mes côtés, je vais à nouveau, pour tenter de me sauver, écrire mon présent. A nouveau, puisque une guerre, la première à porter le nom de "mondiale", me poussa autrefois à prendre un crayon et un carnet.

Entre les années 1914 et aujourd'hui, que de différences ! Pourtant, cette évidence : dans les deux cas, ce même besoin de tracer des pensées sur le papier, peut-être pour mieux résister aux destructions et à l'horreur, peut-être pour offrir au futur un témoignage sur l'honneur. En 1914, je m'en souviens parfaitement, il me fallait lutter contre la peur de mourir bêtement dans ces ignobles tranchées dont une blessure me libéra. Le futur d'hier, devenu mon passé, je découvre désormais, dans un monde trop glacé, la première guerre à porter le nom de "drôle". Ma seule frayeur actuelle s'appelle le désespoir.

Ne pouvant me sauver par moi-même, par la foi en moi-même, je m'en remets à toi, ma femme que j'admire, et à toi, mon village en point de mire. A chaque instant, mon esprit, qui comme tout esprit ne peut demeurer en repos, se tournera vers toi, mon épouse accomplie, et aussi vers toi, ma commune qui abrite encore ma vieille mère de 76 ans. Je ne vais écrire que tendus vers vous qui constituaient mes rares liens avec cette société qui me salit. Sauf toi, ma Belle, personne ne saura

jamais ce que j'ai souffert au cours des terribles journées qui viennent de passer. Vois-tu, je sais trop bien comment j'aurais pu m'y prendre pour éviter la prison, l'injuste perte de mon mandat de député et pour éviter à ma pauvre mère d'avoir à gémir sur les malheurs de son fils ! Pour qui perd de vue la fidélité, tout devient facile. Or, que serais-je sans la fidélité ? Fidélité à toi d'abord mon épouse courageuse, à vous mes paysans du Midi, à nous les révolutionnaires. Fidélité à toi mon village bienfaiteur, à vous les révoltés de 1851, à nous les cul-terreux. Fidélité à toi ma mère adorée, à vous les Français de progrès, à nous les assoiffés de liberté. Conclusion, je subis.

Pour ne pas heurter les députés assis à mes côtés, ma fidélité au parti m'a interdit de prononcer devant mes juges, le discours prévu. Ne pouvant plus parler, ni aux députés réputés, ni aux paysans militants, je vais donc, ma chère Belle, t'écrire jour après jour pour me confronter en permanence avec moi-même et chercher à garder raison.

Dans ce contexte, quelle sera la première phrase écrite par un député doublement trahi qui, entre quatre murs, veut repousser son ennui ?

Ne pouvant rien perdre que moi-même, que la voix de moi-même, tu m'aideras à nous entretenir tous les deux afin que notre sens de la fidélité leur serve de leçon. J'entends déjà divers sarcasmes du genre la fidélité, c'est une valeur de chien. Eh bien ! nous en parlerons du chien, de Boule et des autres. Ou j'entends des sarcasmes du genre : la fidélité c'est une valeur de soldat. Eh bien ! nous en parlerons du militaire, de la guerre et des ordres. Mon Isabelle, tu ne m'as jamais sermonné et tu ne me sermonneras jamais car tu sais très bien que je n'ai rien à voir avec leur sens de la fidélité, aussi je peux tout te confier. Les Obéissants - les fidèles aux ordres - ne méritent que notre miséricorde : en fait, ils jouent les esclaves. Le jour où ils craquent, les voilà d'un coup dans le camp des ennemis qu'hier ils vilipendaient sans borne. Les Obéissants ne différencient pas le fidèle du courtisan, le modeste du soumis. Bref, je peux t'écrire en tant que prisonnier, donc tu devras lire au-delà de la version publique de mes lettres (les geôliers lisent le courrier), tu sauras ajouter les blancs inscrits sur les papiers de ma mémoire. En t'écrivant mes besoins immédiats ou mes idées de goujat, je vais me parler, me consoler et même me soigner ! Les simples formules que je vais développer tu les transformeras en lettres fictives pour un livre futur où je me retrouverai tel que j'ai été. Ne m'en veux pas si pour le moment, je me consacre plus à moi qu'à toi.

Je suis au Château de Baillet depuis hier soir. Je t'attends dimanche. Le meilleur train est gare du Nord à 13 h 45. Descends à Montsoult. Le Château est à 1500 mètres de la gare : des taxis font le service. La visite est autorisée entre 14 et 16 h. pour environ trois quarts d'heure. Je te dirai dimanche dans quelles limites elles sont autorisées. Entre les lignes de ces quelques phrases, tu as déjà deviné combien ma tête bouillonne par avance de nos propos de dimanche, tu as lu que sous l'information pratique se cache le désir d'en savoir plus sur le monde extérieur. Tu pressens sans peine que nous parlerons de ma mère qui subit une dure épreuve par ma faute. Enfin, j'ajoute que tu ne t'étonneras pas de la note d'optimisme contenue dans chaque lettre ; je ne peux ni t'alarmer, ni me plaindre (un pléonasme). Voici celle d'aujourd'hui : tu verras dimanche que notre situation ici est bien meilleure qu'à la prison de la Santé et maintenant que je suis débarrassé du procès qui m'a dégoûté tout va s'améliorer. Je t'embrasse bien fort.

Vendredi 5 avril

En ce château de Baillet devenu Centre de Surveillance, notre installation se poursuit ce qui signifie que je m'organise. Tu vas constater, ma Belle, combien mon moral s'améliore quand tu sauras que, tous les matins, je me consacrerai au jardinage. Pour ce faire, j'ai une paire de chaussons avec de magnifiques galoches et rien ne peut remplacer la galoche pour peser sur la bêche. Tu te rends compte, du jardinage ! D'y penser je me sens devenir plus heureux et je veux que toi aussi, ma Belle, tu éprouves la même sensation. Jardiner, c'est-à-dire remuer la terre, planter, semer, se rendre utile, se retrouver avec d'autres : rien ne vaut le travail pour créer une communauté capable de fixer son regard sur l'essentiel.

A cause de cet étrange goût du bonheur qui m'envahit aujourd'hui, je sens qu'ici, nous allons faire rimer centre de surveillance avec colonie de vacances. Quoi ! Je t'entends dire que, lors de nos retrouvailles, tu crains de retrouver un esprit scout ? Allons, allons... Si la discipline "scoute" des Eclaireurs et Eclaireuses de France appartient à la gauche, elle ne fonctionne que pour les enfants et les hommes des villes. Dans la Colonie de Surveillance, je reste un homme des champs (surtout avec ma bêche retrouvée) et si, comme les autres détenus, je vais devoir me conformer aux consignes collectives, ce sera pour la forme. La discipline "scoute" a beau prétendre développer l'esprit d'initiative quand la personnalité individuelle se réalise au service du collectif, je doute plus que jamais de ce "collectif" abstrait prétexte aux limitations de la liberté. Même en « profitant » à présent de ma première colonie de vacances, je veillerai à préserver mon esprit d'indépendance. Je continuerai de vivre seul pour lutter avec tous.

Le château, le jardinage... et que dire de plus sur Baillet ? Nos gardiens débonnaires savent que nos grands pouvoirs d'hier se sont volatilisés comme la nuit devant les lampadaires. Petit à petit, ils nous considéreront comme de vieux enfants et nous-mêmes, à dormir en chambrées, à manger dans un réfectoire, nous prendrons les manies des lycéens. C'est vrai, je ne connais pas plus les manies des lycéens que celles d'une colonie de vacances !

Pense au tableau quand nous bêchons : le chef de notre petite équipe de onze jardiniers n'est autre que l'imposant Julien Racamond ! Le dirigeant de la CGT bêche ! Quand il appuie sur son outil, 100 kg poussent. Avec lui, dans le potager, le professeur Henry Raynaud, Becker, Garcias, Boulangeat, Arnoux, Chesnay, Pelletier ou Philippot. Auguste Béchard, grâce à ses origines paysannes identiques aux miennes, joue le mieux le rôle du cultivateur. Une telle communauté va nous rendre farceurs. L'habillement lui-même prête à rire. Tu verras dimanche, tu le constateras à la vue de mon accoutrement que je peux te décrire : un bourgeron de treillis sans pantalon à ma taille ! Dimanche, porte-moi un vieux pantalon car il est dommage d'employer celui que j'ai ici pour les travaux du jardin. Il faut économiser même en prison... y a pas de raison. Si je te demande en plus de me porter mes lunettes qui permettent de voir loin, ça n'a rien à voir avec le bêchage. Le soir, je suivrais dans les splendides prés voisins, les cabrioles des lapins... et ne ris pas, s'il te plaît !

Après l'effort physique du matin, l'après-midi sera consacrée au travail intellectuel. En conséquence, ma Belle, pense à me choisir des livres de chimie et de physique avec des exercices corsés. Non, ils ne serviront pas à alimenter une "façade" lycéenne pour combattre une tendance "vacances". Je veux prendre ma revanche sur mes juges en rendant studieux mon séjour et comme il n'y a pas d'âge pour apprendre... que je sorte d'ici plus fort que je n'y suis entré ! Je dois bien ça à la vie !

Aujourd'hui, je me dispense de ma note optimiste car tu verras dimanche un parc aux arbres magnifiques. Baillet est le plus beau lieu de séjour que j'aurais pu rêver puisqu'il ne saurait être question de liberté complète. Les chanceux, c'est nous ! J'exagère ? Philippot, à côté de moi, te dirait la même chose car lui aussi, il a les yeux fixés sur les grands arbres où les jeunes feuilles éclatent de beauté sous le soleil, et il ressemble à un rêveur ébahi. Sortir de la prison de la Santé et retrouver ainsi la nature, quel délice ! Tiens, porte-moi ma canne pour m'assurer de meilleures promenades ! Attention, ma Belle, ne prends que ce que tu peux trimbaler. Je te commande beaucoup de choses (j'oubliais une main de toilette), car les objets reçus de toi, t'associeront à mon nouveau bonheur. Tu seras partie prenante de ma nouvelle vie pour t'aider à supporter notre séparation. Je t'embrasse bien fort.

Samedi 6 avril

Dans quelques minutes, il sera l'heure de notre déjeuner. En attendant, je viens d'écrire à ma mère pour la préparer à mon futur, dans le cas improbable où la terrible mesure nous serait appliquée. A quelle mesure je fais référence ? Ecoute ma Belle, cette histoire de possible déportation en Algérie me retourne l'estomac. Je ne veux pas y croire. La République, car tout de même nous sommes encore en République, peut-elle nous appliquer le traitement que le Second Empire fit subir aux Républicains de 1851 ? L'histoire peut-elle se répéter à ce point ? Par les récits de déportés, nous connaissons un peu la vie là-bas, sur l'autre bord de la Méditerranée. Le Lot-et-Garonne eut sa part. "Déportés" : ce mot vient du temps de Vidocq ; en 1851, on disait plutôt, transportés. Bref, chassons ces sombres nuages tant qu'il ne pleut pas.

Sais-tu que ma tête respire mieux ? Non, tu ne peux le supposer alors je te t'écric : j'ai été chez le coiffeur faire une toilette complète, en particulier un lavage de tête que je n'avais pas eu depuis octobre 1939, triste date de notre arrestation. J'aurai voulu que cette séance dure longtemps car à confier ma tête à un coiffeur, ça me délasse tellement. On se laisse faire et on se sent mieux. Comme avec les barbiers : plus que couper la barbe, ils refont un homme. J'ai le savon, le blaireau, il me manque le rasoir, le porte-monnaie, les pantoufles et le couteau.

En attendant notre déjeuner, j'observe Charlot, le vieil âne qui souvent traîne lentement un charreton dans le parc. Cet hiver, il allait tous les matins tendre son museau à la porte de la chambre occupée par Racamond qui nous a devancé dans ce lieu de séjour. Prenant l'air du chanteur de rue, il obtenait gâteaux, chocolats et autres friandises, de quoi s'entretenir la santé aussi bien que sous le règne des précédents propriétaires du château, à savoir la Baronne, puis le Syndicat des Métaux. Après la dégustation, il aime poser sa tête sur l'épaule de ceux qui lui parlent et sa joue contre celle de son interlocuteur, il ne se lasse jamais de cette posture. Aujourd'hui, comme il reste éloigné de moi sans doute par caprice, je le suis du regard en repensant aux ânes que j'ai bien connus à Samazan, et par exemple à la bonne Mirette. Je dois le reconnaître, Charlot a eu une éducation qui lui permet de prendre un sucre dans la main avec une délicatesse de manière, que notre pauvre Mirette n'a jamais pu atteindre. Peut-être, en tant que professeur, sais-tu d'où vient ce mépris scolaire pour l'âne ? Qui est l'inventeur du bonnet d'âne ? Le mot ânerie originaire du dernier siècle,

qui le créa ? Les enfants qui lisent mal, que font-ils ? Ils ânonnent ! L'école a ridiculisé l'animal le plus utile aux paysans pauvres. Leurs longues oreilles ont servi cette mauvaise cause ! Je pense tout d'un coup que cinquante ânes se mettant à bramer ensemble quel chœur ça ferait ! Si, par esprit de contradiction, je demeure une drôle de bourrique, tant pis !

A me remémorer de tels souvenirs - et je ne t'écris pas tous mes souvenirs d'ânes - il me tarde encore plus de te revoir demain à mes côtés... et ne te vexe pas du lien !

Demain, sans négliger les questions pratiques, je te raconterai notre odyssée du jour du jugement. Tiens pour ne rien oublier, avant le déjeuner (il faut bien que j'aie le prendre), je vais écrire un aide-mémoire pour faciliter notre future conversation. Remercier Zévaès, l'avocat. Le payer. Vérifier que le pourvoi en cassation n'a pas été déposé en mon nom sinon le retirer. Penser à la pension. Ecrire à ma mère. Décrire la vie ici : chambre - repas - travail - perspectives. Surtout parler de l'Algérie.

Aucun des sept députés condamnés qui sont ici, n'a voulu déposer de pourvoi en cassation. Félix Brun, Pierre Dadot, Jean-Marie Duclos frère de Jacques, Auguste Béchard, Marius Vazeilles, Jean Philippot (les autorités s'obstinent à le prénommer Jean alors qu'elles savent depuis longtemps qu'on l'appelle Roger) et moi-même, nous ne voyons pas l'utilité de cette manœuvre. Parce qu'en tant que sursitaires, nous craignons un verdict plus dur ? Vu la lecture du terme "sursis" faite par le pouvoir (il mériterait, en lecture tout au moins, le bonnet de vautour) l'argument paraît faible. En fait nous ne voulons pas nous faire souffrir nous-mêmes. On verra le résultat obtenu par ceux qui demandent ce pourvoi.

En attendant, voici la formule de l'optimisme obligé : notre vie se déroule aussi agréablement que les circonstances le permettent. Demain sera un nouveau jour ... s'alimentant des mêmes circonstances et demain je t'embrasserai encore mieux qu'aujourd'hui.

Lundi 8 avril

Tu es passé hier et j'ai la tête encore pleine de tes paroles, de ton accent, j'ai les yeux pleins de tes regards, de ta silhouette, j'ai les bras pleins de ta douceur, de ta bonté, j'ai mon cœur plein d'espoir et d'amour. Aujourd'hui je t'écris assez tard car j'ai d'abord voulu soigner ma correspondance avec ma mère, avec Nini, Germaine et Lulu. Tu trouves n'est-ce pas, que je ne chôme pas ? Pour le paysan que je suis, une seule chose compte : employer son temps c'est-à-dire travailler. Même en prison, tu le constates, je ne change pas.

En t'écrivant à une heure plus tardive que d'habitude, juste avant 11 h 30, le bruit qui m'entoure m'empêche de me concentrer sur mes pensées et ce problème assez général en devient plus évident. Autour de moi, les camarades discutent sans cesse, or n'ayant pas d'endroit tranquille ou me replier, je suis contraint de supporter le brouhaha, ce qui me fatigue sans rien enlever à la note optimiste : j'espère que tu es rentré à Boulogne tout à fait tranquille et apaisée à mon sujet. A moins d'être entièrement libre (c'est-à-dire installé à Boulogne avec faculté d'aller à Samazan et Bordeaux) je ne pourrais être mieux nulle part qu'ici. C'est tout de même une chance que nous habitons Boulogne, ça te permet de ne pas être trop éloignée du Centre de Surveillance.

Voici le menu que dans quelques minutes nous allons déguster au réfectoire : pâté de porc, tripes, pommes à l'eau, fromage, le tout suffisant en qualité et quantité.

Que dire de la santé, cette grande héroïne sans laquelle nous ne serions rien ? Après la cellule de la Santé, en retrouvant ici le grand air, cela nous a tous enrhumés. Est-ce un détail de la vie ici, ou un enfantillage de la vie de partout ? Le rhume, d'y penser, peut-être que ça accélère sa venue. Porte-moi des mouchoirs. Côté digestion, pour la faciliter, je vais me promener avec Philippot. Ma Belle, tu imagines sans peine tout ce qu'on peut se raconter ! Ensemble nous parlons politique sans retenue. On se connaît depuis tant d'années et grâce à tant de bagarres ! Il suffit d'un mot pour qu'aussitôt nous nous mettions à refaire le monde dont tu devines les couleurs. Nous passons en revue tous les amis du canton de Port-Sainte-Marie et dans le feu mêlé de nos paroles et de nos rêves, Philippot devient le facteur de la fraternité ne transportant que des lettres de bonheur et s'arrêtant chez tous pour parler de la vie. Tu sais comment il est Philippot, comme un frère avec moi. Dire qu'il m'accompagne en ce calvaire pour seulement quatre voix ! Ce mois d'avril nous incite à repenser à l'inoubliable avril 1936. Philippot reste, même entre les murs de Baillet, fidèle à sa personnalité : calme, appliqué, sérieux et peu passionné ; et fidèle à son allure : cheveux noirs peignés en arrière, visage toujours rasé de près, et un air bien plus jeune que moi alors qu'avec mes 53 ans je suis de deux ans, son aîné !

Il me redisait hier cette fête de Port-Sainte-Marie où, de joie, les camarades ne voulaient pas le laisser partir. C'était le dimanche 31 mai 1936, 300 convives avaient participé au banquet, et en cortège ils le ramenèrent à la gare, aux chants de *L'Internationale*. Au fond de lui-même, à me raconter tout ça, il n'avait pas le calme qu'il conservait extérieurement parce que ces souvenirs portent des noms d'amis, comme des sueurs et des soifs. Par exemple, il me rapportait les propos

d'un camarade de Fregimont lui rappelant en patois : « Dès le premier tour, tu as été en tête à Fregimont, trente quatre voix pour toi, contre vingt neuf à Martin. Ah ! mille dieux qu'on a bien travaillé ces dernières années ! ». Ce premier tour, tu t'en souviens ma Belle, Philippot a eu quatre voix d'avance sur Martin, député sortant, radical, professeur agrégé qui plus est ! Au cours de la promenade, je lui rappelais un autre moment que je connaissais : la fête au soir du deuxième tour où, du balcon de la mairie d'Agen, il remercia les électeurs en déclarant: « Avoir assuré le triomphe du Front Populaire c'est bien. Consolider son existence, développer sa puissance et faire appliquer le programme, c'est mieux ». Quelle résonance ces paroles, aujourd'hui ! J'aurais préféré, pour des raisons tactiques, qu'il se désiste en faveur du radical mais, d'une part la direction du parti refusa, et d'autre part, dans un premier temps, Gaston Martin lui-même annonça son retrait. Finalement les deux s'affrontèrent et les électeurs sanctionnèrent le maintien de dernière minute du député sortant qui perdit des voix et n'empêcha pas la belle élection de Philippot. Roger député d'Agen et moi député de Marmande, quel beau doublé ! Hier comme aujourd'hui, nous avons agi honnêtement, loyalement. Aucun reproche justifié ne peut ni ne pourra nous être adressé. Bref, on se tient compagnie... pour quatre voix. A m'écouter parler d'Agen, Philippot veut toujours revenir à Port-Sainte-Marie, gardant sans doute la nostalgie du temps où, dans les environs, il était le facteur.

Mais du procès, de notre odyssée du jour du procès, quand vais-je t'en parler ? Hier je n'ai pas eu le temps d'évoquer l'affaire, aujourd'hui je vagabonde, et demain ? Je dois construire un plan et m'y tenir. Voilà la résolution qui occupera ma fin de journée. Je t'embrasse.

Mardi 9 avril

Ma chère Belle, tu vas bientôt revoir non pas un scout mais un vrai jardinier. Je ne sais pas si à la sortie, ils nous donneront un diplôme mais nous avons commencé à retourner la terre et après tant d'années sans exercice physique, le bêchage me paraît encore plus excellent que je ne le croyais. Voilà de la saine fatigue ! Si je ne dépasse pas mes limites, l'après-midi je pourrais étudier la physique et la chimie dans les meilleures dispositions. A Samazan, tout va aussi bien que possible. Ma mère a lu dans les journaux les résultats du procès sans paraître en accuser le coup. Du moins, c'est ce que je retire de la lecture des lettres que je reçois de là-bas. Je comprends que Marguerite, pas plus que ma mère, ne veulent m'inquiéter. Comment dans des conditions aussi peu ordinaires imaginer les réactions d'êtres chers ?

A toi mon épouse, j'écris sincèrement ce que je peux t'écrire et par exemple ma note optimiste du jour : je pèse quatre-vingt-quatre kilogrammes. J'en ai donc perdu quatre ou cinq et il m'en reste en nombre suffisant. D'autant qu'ici je mange beaucoup plus qu'à la C. 17. Heureusement, la bêche combattra la menace que constitue cette augmentation d'appétit.

Après ce beau discours, constate cependant, ma Belle, que je sais encore me plaindre. A t'écrire dans le bruit, je vais te dénoncer celui qui me crispe aujourd'hui. Sur la table de la chambre se déroule une rude partie de jacquet et ceux qui ne s'agitent pas en suivant le jeu, bavardent autour de moi soit sur les chaises soit sur les lits. A chaque seconde mon esprit est détourné de son propre chemin mais je résiste et je remplis quelques lignes. Ce terrible contexte sera un beau prétexte quand, ma Belle, tu te feras mon professeur à distance : je pourrais ainsi te justifier aisément mon faible travail en physique et chimie. N'étant pas dans une salle d'étude, je pêche par manque de concentration. Ah ! si comme d'autres, arrivés avant nous, j'étais dans une chambre de deux ou trois lits, je ne dis pas...

Donc pour écrire j'utilise comme table, le dessus de la cheminée et puisqu'ils font du bruit, je vais profiter des conversations de mes codétenus pour alimenter mes notes. Le procès grâce aux jours qui paraissent si longs, semble déjà enfoui dans le brouillard du temps et la plaie ne se réouvre qu'en pensant à l'origine de notre présence ici. De ce terrible 3 avril, plus que le verdict, je retiens maintenant la honteuse déclaration que François Billoux a lu au nom des députés communistes, déclaration à laquelle nous avons été plusieurs à ne pas nous associer, déclaration qui ne fut même pas celle adoptée par ceux qui la soutenaient. J'en ai partagé les premiers paragraphes et surtout la dénonciation de Munich et donc du gouvernement français de l'époque. J'ai commencé à serrer les dents à cette phrase : "Nous sommes poursuivis parce que nous nous sommes dressés et que nous nous dresserons avec la dernière énergie contre la guerre impérialiste qui sévit sur notre pays...". A Willard et aux autres, depuis janvier, je leur explique que cette expression de "guerre impérialiste" est une aberration car nous sommes en 1940 et non en 1914. Ce renvoi dos à dos de l'impérialisme allemand et franco-anglais nous conduit au défaitisme. Plus encore que dans les projets de déclaration qui nous avaient été présentés, cette notion de guerre impérialiste servit de pilier à l'argumentation de Billoux. Rien de ce qu'il dira, tu entends ma Belle et je te l'écris puisque le huit clos n'a rien laissé passer du procès ce qui, au bout du compte, me console - rien de ce qu'il dira ne condamnera clairement l'agression hitlérienne. Bien sûr, il rappellera notre passé antifasciste mais Billoux osera dire, et le bout de phrase restera gravé en mon esprit, que "le gouvernement Daladier

emploi des méthodes hitlériennes". J'ai cru m'étouffer. (Pourtant Billoux je le connais et je me demande d'ailleurs si le seul éditorial que la direction du PCF nous imposa dans **Le Travailleur du Lot-et-Garonne** -sans doute en 1931- n'était pas de lui). Dans sa déclaration qui prenait au fil des mots l'allure d'une déclaration de congrès -mais ce pauvre homme sait-il parler hors du style "déclaration de congrès" -, il proposa pour l'avenir : « Nous considérons que le salut de la France exige la formation d'un gouvernement populaire, émanation directe de la Nation ». Quelle démagogie ! L'horreur fut irrémédiablement atteinte quand il parla de la Finlande ou plus exactement « des initiatives soviétiques en Finlande qui n'ont pas lésé les intérêts français ». L'URSS envahit la Finlande, fait la guerre à la Finlande et cela devient : « des initiatives soviétiques »... Qu'importe alors la conclusion : « Sous la bannière de Marx-Engels-Lénine-Staline, à l'exemple de Karl Liebknecht et de Dimitrov, en avant vers le communisme ! » Pour faire plaisir à quelques députés, la phrase avait été allégée de ce morceau : « Sous la conduite des chefs aimés du Peuple de France : Cachin, Thorez, Marty, Duclos ». Vu les amis qui m'entourent ici, je sais que le communisme français vaut mieux que ce qu'en a dit, après mille tractations avec Moscou, son Billoux, qui évoquera tout de même Thorez, Marty, Duclos en oubliant Cachin. Mais puisque autour de moi, ça discute de moins en moins du procès, laissons le sujet. Comme je t'embrasse ...

Mercredi 10 avril

A t'écrire du rebord de la cheminée, je vais te décrire le panorama dont je jouis d'ici. Par la baie, j'ai une vue sur la roseraie où Daniel Renoult aime aller méditer. Il me fait penser au jardinier Nectaire de **la Révolte des Anges**. Plus loin, les forêts de l'Île-de-France. Entre les deux, des prés. Je vois aussi le parc où, après la rédaction de ma lettre, j'irai faire une promenade. La vie devient tous les jours si reposante que je me sens différent de l'homme de mercredi dernier. Concernant nos conditions pratiques de vie, je vais t'apprendre avec joie que je peux laver ici dans des conditions excellentes, mes flanelles. Quant aux chaussettes, je pourrai aussi les laver moi-même ou les faire laver. Dimanche, pour ta prochaine visite, pense à me porter une valise vide pour un éventuel déménagement. Comme je peux remplacer mon nœud par la cravate, portes-en moi une avec aussi du papier hygiénique et un bloc de correspondance. Tu vois, ma Belle, je n'oublie pas de penser à moi, à ma tenue, à ma propreté et à mon élégance. Dans la vie, il n'y a rien de pire que de se laisser aller, ce qui s'observe aussitôt par l'apparence. Tu me trouveras toujours impeccable : ça restera mon deuxième combat après celui de l'écriture.

Quelle variation nouvelle à ma note optimiste habituelle ? Tu as vu dimanche les conditions de vie ici. A moins d'être entièrement libre et près de toi, ma situation ne saurait être meilleure qu'à présent, donc les soucis sont prohibés au même titre que le surmenage.

Passons à la guerre, puisque guerre il y a. Elle est en train de prendre la tournure que depuis si longtemps je redoutais. Je ne crois pas que l'occupation de la Norvège par Hitler, même s'il la réalise, lui suffise pour son entreprise anti-anglaise. Comment ne pas supposer qu'il s'attaquera à la Hollande et à la Belgique. Par conséquent à la France. Nous allons sans doute connaître des semaines terribles où la drôle de guerre fera place à la guerre tout court, à celle que nous avons eue il y a 25 ans, rendue plus horrible encore par la contribution sans cesse accrue de la science. Comment ne pas être inquiet de l'état moral de la France à la veille de ce qui sera peut-être la plus terrible des épreuves jamais traversées, or le pays est divisé comme à plaisir depuis des mois alors que se dresse contre lui la plus formidable des machines de guerre ! Quoiqu'il arrive j'aurai au moins la satisfaction de pouvoir penser que dans mon modeste rayon d'action j'ai fait tout ce que je pouvais.

Ma Belle, encore une fois, sous les mots couverts tu reconnais, mon Rayon d'action, mon Rayon communiste de Marmande et tu reconnais cette crainte que je vais souvent te répéter : celle d'avoir mal agi. Ce que j'ai fait, je l'ai fait en Lot-et-Garonne et que mon arrestation soit intervenue là-bas ne pourra jamais tromper personne. J'ai eu la chance de naître en Gascogne, en cette Gascogne peu éloignée de Bordeaux, ta ville mon épouse, peu éloignée des Landes, en cette Gascogne qui se souleva en Décembre 1851 contre un sale coup d'Etat. J'ai eu la chance d'être le fils d'un père et d'un grand-père qui chargèrent leur vie de toute l'histoire de cette région, qui chargèrent leur voix de tout son accent et qui me restituèrent proprement cet héritage. Tu l'entends mon patois, qu'en rentrant à la Santé j'aurais comparé, si on ne m'avait pas saisi le livre, avec celui de Jacquou-le Croquant ? Je sais, on ne parle pas patois dans Jacquou mais, pour qui sait lire, on y parle un français mêlé de patois. Je me souviens au hasard, de ces quelques mots : le drôle, s'affaner, bader, le galapian, le millas (l'eau me monte à la bouche à prononcer ce mot), la ratepenade, le novi... et le billou ! Surtout, au-delà des mots, il y avait des structures de phrases qui peut-être commandent une pensée différente ...

J'ai eu la chance de grandir dans la campagne autour de Samazan, autour d'un village trop petit pour dicter sa loi aux paysans, autour d'un clocher qui dominait la Garonne dont la vaste plaine était de l'autre côté, à Marmande. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait là-bas, pour les amis que j'ai laissés

en ce pays de mes tendresses. Si je sors des nouvelles tranchées où je me sens enfermé, je sais qu'à Samazan je pourrais encore apporter mes maigres talents et François Billoux pourra toujours crier ou sortir son bâton, il n'y changera rien.

A ta prochaine visite, ma Belle, porte-moi dans la valise trois ou quatre bouteilles de Sauternes. Dans ma chambrée, en buvant ensemble ce vin, non seulement je retrouverai le pays, mais en plus je le ferai partager. Ce vin constitue la base de ma philosophie et tant pis s'il s'agit d'un vin blanc alors que tout me destinait à préférer un vin rouge ! Je t'embrasse bien fort en pensant au bonheur.

Jeudi 11 avril

Ce matin, ma chère Belle, je t'écris juste après le déjeuner. Comme je pense au départ pour le potager qui suivra l'appel, je vais t'évoquer notre balade pour atteindre le lieu de notre travail. Le jardin n'étant pas dans le parc, pour y arriver nous marchons un moment sur la route opposée au château, et cette marche nous rapproche de la liberté, nous porte vers la sortie. Si nous ne pensons plus à nos gardiens, nous sommes presque comme des hommes libres. Nous ne chantons pas par manque d'un répertoire adéquat mais nous rêvons et tout devient parfait. Au potager d'un hectare, nos yeux se régalaient à la vue des arbres fruitiers, et en particulier des nombreux poiriers. Le poirier, tu en conviendras ma Belle, le poirier, parce nécessairement mieux taillé que les autres, a une élégance rare parmi les arbres fruitiers. En plein champ, ou plaqué contre un mur, il se tient un peu comme un homme droit avec la tête en bas. A la fin de l'été, avec des poires, le spectacle deviendra idéal parce que l'harmonie de ce fruit est à l'harmonie de l'arbre ce qu'est une pipe à un vieillard.

Avant de retrouver ce plaisir du jardin, comme je l'ai écrit à ton frère Jean, la guerre m'obnubile. Pour le moment, la situation est incompréhensible mais dans quelques jours la clarté se fera sur la guerre de Norvège ; alors nous aurons quelques indices sur l'orientation des événements. Comme aux autres jeunes soldats, je songe aux membres de notre famille qui, sur les fronts divers vont risquer leur vie comme en 14 j'ai risqué la mienne. Nini par exemple semble avoir quelques soucis pour ses enfants. Quel horrible moment ! Pendant ce temps, je suis en prison c'est-à-dire dans l'impossibilité d'agir !

Les circonstances me renvoient encore au prétexte précis de notre incarcération. Tout commence le 3 octobre 1939 quand mon chauffeur de taxi me demande pourquoi nous avons envoyé une lettre bizarre au président de la Chambre des députés. Aussitôt arrivé à destination, en réunion du groupe devenu groupe ouvrier et paysan puisque le PCF avait été dissous, je m'insurge contre cette lettre capitale envoyée sans que la plupart des membres n'en connaissent le contenu. Le lendemain, Capron me téléphone, fou furieux. Je le rencontre à 10 h 30 et je le calme un peu en suggérant de demander l'envoi d'une nouvelle lettre à Herriot, envoi qui sera décidé mais pas appliqué. Venant juste après l'invasion de la Pologne par l'URSS, la lettre du 3 fut un prétexte en or offert à nos adversaires pour nous diviser et nous arrêter, ce qui m'arrivera, comme à la plupart des autres le 8 octobre. Ma Belle, que disait cette lettre que je n'ai pas eu le temps de te montrer ? « La France va se trouver incessamment en présence de propositions de paix. A la seule pensée que la paix prochaine pourrait être possible, une immense espérance soulève le peuple de notre pays qu'angoisse la perspective d'une guerre longue et cruelle, d'une guerre qui ensevelirait les trésors de la culture humaine sous des monceaux de ruines et coûterait la vie à des millions d'hommes, de femmes et d'enfants confondus dans le massacre. A peine a-t-on parlé de ces propositions de paix dues aux initiatives diplomatiques de l'URSS, qu'une presse dirigée a répondu avec ensemble : Non ! Est-il possible que des journalistes ne détenant aucun mandat de la nation puissent froidement trancher en faveur de la continuation de la guerre jusqu'au bout ? Est-il possible que des propositions de paix puissent être rejetées avant même que d'être connues et sans que la représentation nationale souveraine ait été consultée ? »

Ces propositions de paix de l'URSS n'eurent jamais lieu ! Si elles avaient eu lieu, elles auraient été du même ordre que Munich ! Parfois je me demande si, pour être cru, il est souhaitable de répondre aux idioties par des idioties. Bien sûr, même sans ce prétexte nous aurions fini en prison sauf que notre mission révolutionnaire nous oblige à être plus intelligent que quiconque. En s'appuyant sur les fautes des autres nous pouvons mieux défendre nos idées ou enfoncer l'adversaire. Nous, députés ex-communistes, par cette lettre nous devenions en France, les porte-parole du gouvernement de Staline au moment où Staline envahissait la Pologne, que la France avait la juste mission de défendre. Ah ! la Pologne ! Pour la défendre, la France déclara une guerre à l'Allemagne. Au total, je constate que la politique se réduit au jeu du "qui perd, gagne".

Quand j'y pense... j'en arrive à ne plus avoir de note optimiste pour toi, ma Belle. Peut-être mon propos de départ fera l'affaire : le travail du potager présente l'avantage de nous rapprocher de la liberté à condition, pour que l'illusion soit complète, de ne pas regarder les gardes qui nous

accompagnent. "Complète" ? Tu crois que cet adjectif peut s'appliquer à l'illusion ? Dans une lettre, cite-moi une illusion partielle. Je nous embrasse.

Vendredi 12 avril

Entre nous deux ma Belle, voici une grande différence : tu travailles et moi je me repose, tu m'écris en plus de ton métier de professeur et je t'écris à temps perdu. En conséquence, comme tu me sais optimiste, laisse-moi te dire : ma situation ici est tellement différente de la Santé que le courrier n'y joue pas un rôle aussi grand. Ne vois pas dans ceci un encouragement à ne pas écrire ou à écrire court mais seulement la manifestation de mon souci constant de savoir que tu ne te surmènes pas. La modification de ma situation t'interdit plus que jamais tout surmenage et te commande de prendre tout le repos compatible avec ton travail du lycée.

Le ciel, chaque matin, nous le scrutons pour tenter de deviner la journée que nous allons supporter car le bon fonctionnement de notre emploi du temps, que je vais te présenter, suppose l'absence de nuages. Pour le moment, la pluie reste assez faible pour nous laisser la chance d'aller jardiner.

Le réveil sonne à 7 h, nous déjeunons à 7 h 30 puis à 8 h nous avons droit à l'appel au cas où il y aurait des absents. Comme à l'école, après l'appel commence le travail par groupes, travail qui cesse à 11 h 45, pour le repas de 11 h 30. L'après-midi, les travaux se déroulent de 14 à 17 h, le dernier repas étant fixe à 18 h30, cela nous laisse du temps ensuite puisque l'extinction des feux intervient à 22 h.

En plus des variations introduites par la météo, je mentionne celles produites par les jours de lavoir, ou par les jours de visites qui bloquent certaines après-midi (et pour nous deux, c'est le dimanche ou le jeudi et pas assez souvent). Le lundi et le vendredi, le droit aux douches ajoute un peu de variété à nos activités. En somme, une vie ordinaire dans laquelle nous pouvons introduire nous-mêmes nos particularités. Mon état général et ma jambe gauche ne me permettant pas actuellement d'aller au jardin l'après-midi, je peux donc utiliser les trois heures en question à ce qui bon me semble. Comme je passe beaucoup de temps dehors, le teint pâle que je porte et qui vous avez inquiété à Henriette et à toi, se change en couleurs qui redeviennent normales c'est-à-dire assez inexistantes.

Je viens d'apprendre que non seulement j'avais perdu « les privilèges » du député mais aussi ceux de l'ancien député ! Le passé, les Eminences réécrivent même le passé ! Je n'aurai plus le libre accès au Palais Bourbon comme l'ont tous ceux qui y passèrent. Je me souviens à ce sujet d'un certain Besson, déchu pour escroquerie mais qui, en juillet dernier, circulait librement dans notre Palais. Suis-je devenu pire qu'un escroc ? Je préfère rire de telles mesquineries pour concentrer mon effort sur le point actuellement important pour moi : ma libération. Jamais je n'ai imaginé la liberté sous les couleurs de l'abstraction, le piège cher à nos Eminences. Elle a pu m'apparaître sous forme de temps libre, sous forme de pouvoirs conquis, sous forme de solidarités précises. La liberté peut se développer ou régresser. Dans tous les cas, elle est soumise à des conditions précises. Le paysan qui achète sa propriété gagne une part fondamentale de liberté par rapport au métayer ou au fermier. L'enseignant qui découvre une méthode d'analyse construit un moyen de liberté par rapport aux ignorants, prisonniers de la routine. La femme et l'homme s'aiment pour que la vie à deux soit une perpétuelle rencontre de connivences et pour faire, de l'amour, un agent de la liberté.

Quand j'étudie la vie ici, je pense à tous les faux-semblants de la liberté : j'ai du temps libre, je peux lire, nous pouvons parler entre **Indésirables** – t'ai-je dit, ma Belle, que le terme "indésirable" est celui qu'officiellement on nous applique ? - pourtant tout ceci ne ressemble même pas à une liberté sous surveillance. La liberté a un socle et, en paysan, je vais te le décrire : la liberté commence par le droit de se déplacer. Que se ravisent, ceux qui imaginent que la liberté du paysan commence quand il s'enracine sur un territoire par l'accès à la propriété ! La liberté n'est pas un espace. Les Obtus confondent l'indépendance et la liberté. De chez lui, le paysan sait aller jusqu'à la foire voisine, jusqu'au pays de son immigration, jusqu'au cabaret de sa fête. Le droit de se déplacer suppose, un point de départ solide et un point d'arrivée plus ou moins clair. Se déplacer n'a rien à voir avec vagabonder même quand on devient vagabond volontaire. En décidant de priver de liberté les coupables de délits plus ou moins importants, la justice a su démontrer en quoi l'homme est humain. Ma Belle, tu te souviens du père de **Jacquou le Croquant** ? Alors qu'il avait tout enduré auparavant, alors qu'il avait prouvé ses qualités de résistance physique et morale dès qu'il se retrouva prisonnier, il sombra en un rien de temps. J'avais peur de subir les mêmes angoisses morales mais, mes conditions de vie étant restées éloignées de celles du bagne et les raisons de ma condamnation me laissant quelques espoirs, je sais maintenant que je vais résister le temps qu'il faudra. Résister ! Je t'embrasse à l'espagnole.

Samedi 13 avril

Pour éviter toute erreur de date dans tes lectures, je te précise, ma chère Belle, que le plus souvent la date de la lettre correspond à celle du lendemain où elle a été écrite. Un peu comme si, la feuille une fois remplie de mots, je tenais à laisser s'écouler une nuit de réflexion avant de l'envoyer. En réalité la nuit, je pense plus à la future lettre qu'à celle déjà écrite.

Ce détail précisé, j'ai le regret de te dire que je n'arrive pas à progresser dans mon travail intellectuel. Pourtant pour le moment je lui réserve tout l'après-midi. Qu'est-ce que ça va être le jour où je serai assez en forme pour aller au jardin de 14 à 17 h !

Aujourd'hui ma pensée se tourne vers notre famille. La famille restera non pas le lien du sang unissant l'homme et le monde mais un lien entre les hasards de la vie et ceux de la géographie. J'ai eu la chance d'avoir des parents que je veux honorer et j'espère que ma mère considère qu'elle a eu la chance d'avoir le fils que je suis. Ces mêmes hasards ont provoqué une rencontre entre toi, ma belle infirmière d'occasion, et moi, le blessé de guerre plein de lésions. Puis, ils n'ont pas permis la naissance de notre enfant. Avec les nouveaux combats en perspective, cette absence d'enfant nous évite un souci car si notre fils ou notre gendre se trouvait sur le front, quel calvaire supplémentaire ! Il est vrai, nous reportons d'autant nos angoisses sur nos nièces et neveux. Voici que du fils, je passe au frère que je n'ai pas eu : la pensée chemine par tant de chemins secrets ! Parfois je me demande quels changements sur ma personnalité aurait provoqué la naissance d'un frère ou d'une sœur. On dit si souvent que les enfants uniques restent particuliers ! Je pense plutôt que la particularité est plus familiale qu'individuelle. Les Obtus en déduisent que la famille constitue une prison pour chacun de ses membres, or elle peut libérer les capacités individuelles tout en continuant l'héritage familial. Le cri de haine contre la famille appartient au bourgeois ou au petit-bourgeois qui n'espère qu'en lui.

L'amour, et il est regrettable qu'à vingt ans on n'en sache rien, devient surtout un élargissement de sa famille d'origine. Ceux qui n'aiment pas leur propre famille souffriront en rencontrant celle de leur épouse ou époux. Les plus fréquentes raisons de mésententes tiendront aux malentendus entre gendre et beau-père, entre belle-fille et belle-mère. Ma Belle, en nous unissant nous avons eu la chance d'assister à l'union de nos deux familles. Voilà le secret de notre bonheur. Voilà le secret des Amoureux.

Concrètement, je repense à ta sœur qui, comme toutes les mères ayant leur enfant mobilisé, va connaître des journées d'angoisse. Pour Robert le risque est relatif mais pour Jacques ? Quant à ton frère, ma Belle, je t'annonce qu'il va passer à Paris. Tu vois comme je suis bien renseigné ! Qu'il vienne donc me voir pour rapporter à ma mère des nouvelles fraîches ! Dans sa dernière lettre, elle m'indique que Roger, en allant à sa métairie s'est arrêté à la maison pour m'envoyer le bonjour. Un signe modeste mais combien sympathique ! Toi, ma Belle, tu me dis que tu vas faire un peu de culture physique. Quelle bonne résolution ! Le physique commande le moral. Pas besoin d'être docteur pour le comprendre. Et le physique a besoin de dépenses pour que le moral pense. Si, comme l'histoire prend la direction, l'avenir se fait sans paysans, alors il favorisera le développement des sports.

Pour terminer, je vais t'écrire clairement un brin de politique pour que tu saches ce que je pense de cette brûlante actualité. Que va faire Mussolini ? Sans doute attendra-t-il pour se décider, l'issue de l'action engagée en Norvège ? Mais après ? Comme tu me le conseilles, j'essaie de ne pas trop penser à tout ça mais comment oublier, même pendant une heure, le danger sans précédent que constitue pour la France la menace hitlérienne ? Avant septembre, j'avais bien souvent pensé à elle mais sans jamais supposer que le jour où elle prendrait sa forme aiguë, je serais mis, par la volonté gouvernementale, dans l'impossibilité absolue de servir notre pays. A parler de Mussolini, je me demande si les autorités françaises ont bien compris ce qu'il était. Ont-elles, pendant toutes ces années, écouté les antifascistes transalpins ? Paul Reynaud en faisant les yeux doux au Duce, croit l'amadouer. La France, méprisant depuis longtemps cette sœur latine, considère que son entrée en guerre à ses côtés, pendant la première guerre mondiale, fut une trahison de l'Allemagne qu'elle ne pourra que répéter puisque son peuple est traître par excellence. A la vérité, d'une part la neutralité italienne de 1914 constituait déjà une prise de position en faveur de la France (donc il n'y a pas eu trahison de l'Allemagne) et d'autre part les pouvoirs italiens de maintenant n'ont rien à voir avec ceux d'hier. Que disent mes amis italiens du Lot-et-Garonne ?

Dans ces conditions, quelle note optimiste pour conclure ? T'ai-je dit que Baillet est sur la ligne d'aviation Paris-Londres et que pour cette raison, à de nombreuses reprises, dans le courant de la journée, nous voyons passer très bas, de beaux avions. Un agrément de plus ! Je t'embrasse très fort

Dimanche 14 avril

Je t'écris samedi après déjeuner avec comme table, mon lit. Sous les yeux, les journaux : **le Popu L'Oeuvre, le Petit Parisien**. Ce que je craignais depuis quelques jours paraît se confirmer. La menace hitlérienne reste pour le moins entière. Quand se décidera-t-on à constituer contre elle, la véritable unité nationale ? Quand comprendra-t-on qu'il est impossible de sauver le pays contre le danger extérieur tout en faisant à l'intérieur, la guerre à un nombre croissant de Français ? Quel est l'homme qui osera choisir le salut du pays - tout le reste étant subordonné à ce résultat- et qui osera entreprendre le redressement indispensable ?

Je n'ai pu, ma chère Belle, m'empêcher de te livrer d'entrée ces quelques réflexions mais je m'arrête là : abandonnons toutes ces chicanes, laissons les hommes pour les ânes. Charlot circule toujours parmi nous et j'observe son jeu avec son ami préféré le jeune chien Tom. Parfois le chien l'attaque en aboyant très fort et Charlot reste indifférent, immobile jouant le philosophe. Il feint de ne pas l'entendre. Puis, de temps en temps, il paraît se mettre en colère et il charge Tom, qui se sauve pour aller jouer avec des humains soucieux de lui lancer des morceaux de bois. Il ne fait pas de différence entre les gardes mobiles, les soldats et les **Indésirables** ! Je rêve d'une cinquantaine d'ânes silencieux qui feraient uniquement danser leurs oreilles : ils les quilleraient, les tourneraient, les laisseraient tomber et tout ça en rythme naturellement. Quel ballet à Baillet !

Tu m'indiques dans ta dernière lettre, ma bien chère Belle, qu'en 1931 ce n'est pas un édito de Billoux que notre cher **Travailleur du Lot-et-Garonne** a été obligé de publier mais un de Frachon. Tu as eu raison d'aller vérifier le document du 12 septembre 1931 que je reprends pour mieux m'en pénétrer (triste année que celle de la mort de mon père) : « Le secrétariat du Parti nous invite à publier l'article ci-dessus de notre camarade Frachon paru dans **L'Humanité** du 4 septembre. Nous nous excusons auprès de nos camarades lecteurs à la fois de **L'Humanité** et du **Travailleur du Lot-et-Garonne**. Ils verront dans cette insertion l'importance donnée dans le parti à la discussion inaugurée par le Comité Central. La précision ainsi apportée à notre tactique classe contre classe par le C.C. mérite et nécessite d'amples explications, la confusion serait en cette matière la pire des choses. La rédaction du **Travailleur** ne manquera pas de tenir nos lecteurs au courant et de donner dans la mesure de la place disponible l'avis des camarades ». Je me souvenais de l'esprit de cette note et Billoux aurait pu l'écrire : adepte, peut-être à cause de sa jeunesse, de la stratégie classe contre classe, qu'il aurait fallu appeler la stratégie du maintien au second tour, seule la dernière formule de l'éditorial lui est étrangère. Elle permet de reconnaître Frachon : « Notre parti a besoin d'autre chose que de camarades qui appliquent sans conviction, par discipline ». Je ne me souvenais pas du tout que Philippot, dans le numéro suivant, ait été chargé d'apporter l'autocritique de circonstance : « Nous n'avons pas organisé de réunion publique pour la dernière cantonale et c'est une faute ». Que tout ça devient dérisoire ! Que l'histoire me fait peur !

Du journal d'hier à celui d'aujourd'hui, je m'aperçois que je reste collé aux journaux. J'y cherche la vie car je sais qu'en principe, j'ai les moyens d'y écrire quelque chose. Alors que d'autres ont appris à lire dans la **Bible**, dans le Livre, j'ai commencé par la feuille de chou, par ce papier si dérisoire qu'il brûle dans la cheminée après usage. Ici, ma chère Belle, les journaux, malgré leur nullité générale, nous sont encore plus indispensables, que dehors. Même sans avoir **L'Humanité** pour comparer les informations, je les lis tous et plus à travers les détails qu'à travers les gros articles bien rodés et bien huilés. Par **Le Figaro** toujours aussi sérieux, j'ai appris qu'en Belgique les Obéissants pense qu'Hitler finira à Waterloo. « Une femme soupire : il est dommage que Waterloo soit si près de Bruxelles. Parole populaire, parole profonde qui résume toute l'opinion belge qui fait que la Belgique en armes ne saurait être comparée à d'autres petits états ». Avis ! la Belgique n'est pas le Danemark ! Sait-on en Belgique qu'avant d'arriver à Waterloo, la guerre de Napoléon fut meurtrière à travers toute l'Europe ?

Je lis aussi des nouvelles me concernant : « les pourvois de 27 ex-députés communistes ont été déposés mais les sept sursitaires n'ont pas signé de recours ». Ce journal sait nous différencier des autres et dès le 4 avril, il avait bien noté que les sept avec sursis étaient par conséquent judiciairement libérables dès le trois. « Le préfet de police a pris un arrêté les astreignant à résider dans un des centres désignés par le décret du 18 novembre 1939 ». C'est la seule information que nous ayons sur les raisons de notre présence ici : l'existence d'un décret dont nous ne connaissons pas le contenu !

Je laisse mes journaux imprimés pour mon journal intime qui, tu le sais, ma Belle, contient à la fois ce que je te destine et ce que je cache dans les plis de ma cervelle (pour ce qu'il en reste !) faute de pouvoir être explicite vu l'ouverture du courrier. Par ce journal, mes pensées t'appartiennent. Je t'embrasse très fort.

Lundi 15 avril

Les discussions d'aujourd'hui, chargées de leur virulence habituelle, portent sur les qualités respectives des bois. De la qualité des avocats, on est passé à celle des bois ! Le merisier par exemple, est-il celui qui permet la fabrication des meilleures pipes ou porte-cigarettes ? Plusieurs pensent que oui car ses fibres serrées le rendent solide. De plus, il est léger et se patine très vite. Le merisier, un cerisier sauvage, produirait donc un bois aux multiples qualités. Moi, sorti du pin des landes...

Un sérieux mal au rein et des douleurs dans les jointures me viennent de mon travail à la bêche mais ces inconvénients disparaissent avec l'habitude. Il y a si longtemps que je ne m'étais pas livré à un travail physiquement pénible. C'est depuis l'époque où nous faisons les moissons à Samazan et ça remonte sans doute à quinze ans. Tu te souviens ? Tout en séchant le foin, le soleil avait mûri le blé et le blé mûr, il fallait le couper. Les femmes étaient là pour lier les gerbes car, en toute chose, la campagne réserve des travaux pour chacun. Même les enfants pouvaient devenir glaneurs tout en gardant les oies. Bien sûr, la moisson, c'était surtout, après la mise en gerbes, le dépiquage. En cette occasion, que de rencontres entre la terre et la machine ! Pour se plier au temps de la machine qui ne pouvait venir n'importe quand, chaque ferme attendait son tour. Le jour venu, quelle agitation ! J'ai toujours admiré l'incroyable chaîne de vie qui liait l'ensemble des êtres autour du blé sacré : les paires de bœufs d'abord qui amenaient la machine composée du coffre à battage et de l'outil à vapeur ; le charbon qui donnait de la terre, une autre dimension ; les ouvriers qui, juchés sur les machines, juraient, criaient, suaient ; les paysans hésitant entre admiration et scepticisme ; et les fameuses gerbes qui se faisaient avaler. Au coup de sifflet du chauffeur, l'ensemble battait comme un cœur pendant que les femmes préparaient le repas réparateur. Le soir, les Voix y allaient de leur saveur, apportant enfin joie, bonheur, histoires et traditions. Quel entrain ! Le travail était une sacrée culture que les cultivés n'ont pas voulu travailler, se contentant de manger. Tu te souviens de tant de plaisirs ? Mes muscles avaient oubliés et mon cerveau qui ne vaut pas mieux a dû aussi beaucoup perdre.

A tout prendre, parmi les fêtes agricoles, je préfère les vendanges. Je souhaite que jamais une machine ne remplace le couteau ou le ciseau du vendangeur. J'ai conscience, en écrivant cette phrase de passer pour un retardataire mais une fois encore, TANT PIS ! Je crois que j'utilise « tant pis ! » comme d'autres « hélas ! ».

L'automne, on sue moins, donc, en prenant son temps, l'effort du vendangeur reste infime par rapport à celui déployé au dépiquage. Qu'apporterait de plus une machine ? Elle n'éviterait pas de peine aux hommes car les rangées de vigne se ramassent comme se noue une conversation amicale : d'un plaisir on saute à un autre. Que la machine serve à transporter le raisin, de la vigne à la cave, ou le vin, aux quatre coins du monde, voilà un beau rôle pour elle, mais pitié, qu'elle ne nous prive pas de la joie de vendanger, de cette joie physique qui surgit quand on caresse le raisin de sa main comme d'un amour, le sein. Sinon, qu'ils inventent, les Techniciens, une machine à faire l'amour ! Pour me faire comprendre du citadin, évoquons dire l'odeur des vendanges. Tu sais, ma Belle, que les machines tuent toujours les odeurs de la nature pour mieux imposer les leurs.

La vendange machinale aurait l'allure d'un squelette, ce qui signerait la fin de ce plaisir automnal, de ce dernier plaisir avant l'arrivée du triste hiver. Les Amoureux succomberaient car personne ne peut vaincre les squelettes.

Tu vois, ma Belle, je bêche et mon humour voyage ! Au mot « raison », je remplace le "o" par "i" et j'ai "raisin". Le raisin sert d'arme à la raison même si parfois l'excès de vin nous embrume l'imagination.

A retourner vers le passé, ma quête permanente d'une phrase optimiste risque-t-elle de m'échapper ? Elle concernera la journée d'hier qu'à cause du règlement je n'ai pu passer avec toi : hier avec ton frère quelle belle conversation nous avons eue ! Tu as été obligée d'attendre dehors et je pense que si ça arrive une autre fois, comme nous allons vers la belle saison j'espère que tu pourras t'asseoir dans l'herbe pour éviter la fatigue. Tu pourras admirer la grille de l'entrée. L'arc de cercle qui forme sa partie supérieure permet de la distinguer de beaucoup d'autres. Les deux piliers métalliques, d'un fer encore mieux forgé, la rendent sympathique. Vraiment, si la grille pouvait parler, elle avouerait que sa fonction actuelle la déshonore.

On sonne l'appel, la journée va suivre son rythme. Je t'embrasse très fort.

Mardi 16 avril

J'ai conservé un peu de temps pour écrire la lettre datée d'aujourd'hui. J'ai pu le faire d'autant plus qu'une pluie fine mais pénétrante a interrompu notre travail au jardin. Il a fallu se replier à l'intérieur où le bruit des voix s'amplifie, du fait du nombre.

Après presque quinze jours passés dans ce noble Centre de Surveillance, je peux te détailler les autres équipes de travail qui assurent l'intendance. Aux côtés des jardiniers, existent les

merveilleux magasiniers, ceux qui nous ravitaillent en bois, ceux qui nettoient sans le moindre effroi, puis les lingiers (à défaut de lingères) et les maçons (pas tous gascons) avec enfin les peintres et les cuisiniers. Parmi les spécialités, je t'ai mentionné le coiffeur. Ajoute le docteur, les infirmiers, les cordonniers, les électriciens, les forgerons qui ont eu l'amabilité de me réparer un couteau. Seuls quatre grands mutilés, Duclos, Dadot, Brun et Finck sont dispensés de toute tâche. Duclos pourrait parfois me parler des Pyrénées que j'aime mais lui ne voit rien d'extraordinaire dans le sujet. Alors on lui rappelle la plaisanterie que son frère Jacques savait répéter sans fin : quand il avait une dizaine d'années, en sortant dans la cour par une nuit noire, il crut apercevoir des loups-garous ou une autre bête de ce genre et rentra aussitôt en tremblant de peur, à tel point qu'il tomba malade. Certains lui disaient souvent : attention au fantôme de la Baronne !

Notre organisation marche en parfaite entente avec le commandement militaire et le personnel de garde puisqu'elle facilite en vérité leur propre travail. Par exemple, s'il fallait qu'ils trouvent des cuisiniers pour nous faire manger, ils auraient du mal... Aussi, sur nos cuisiniers, on y veille sans arrêt !

Bref, la preuve est faite une nouvelle fois : les communistes constituent une contre-société. Le parti avait en son sein toute la gamme des professions ; les qualités d'organiseurs de chacun constituaient les ingrédients d'un monde nouveau, celui de la fraternité. Pourtant, je te le rappelle, ma chère Belle, je n'ai jamais aimé cette idée de contre-société. Les communistes n'ont toujours été qu'une partie de la société française car pour jouer leur rôle, se rendre utile à tous, ils avaient besoin de ne constituer qu'une partie. La contre-société pousse vers la secte, la secte vers la mini-secte etc. La contre-société devient une super société, celle des surhommes se désignant comme les plus conscients. Dans notre organisation de communistes, j'ai toujours constaté ce problème : le dirigeant se croit le meilleur or la démocratie n'aime pas les meilleurs, elle n'aime que les égaux. Je veux dire, ma Belle, la démocratie telle que je la vois.

Puisqu'il faut que je limite mes envolées à notre actuelle zone limitée, je dirai que nos capacités présentes de "communistes" ne servant que nous-mêmes, nos équipes forment une contre-société. Donc elles n'ont rien de communiste puisque nous ne sommes qu'à notre propre service.

Toute ma douleur est là : la société ne veut plus de nos services, on ne nous permet plus de servir ceux qui nous font confiance. Pas plus que je ne confonds tous les Fidèles, je n'ai pas qu'une seule conception du Serviteur. Entre les serviteurs des Eminences et ceux du Peuple, réside une différence aussi grande qu'entre l'eau et le feu.

Par exemple, ici Legrand a la responsabilité du terrain de sport mais cette responsabilité fonctionne à vide ; il n'est en aucun cas serviteur. L'équipe de nettoyage fait des miracles pour rendre le séjour plus agréable comme un boulanger qui devrait jeter à la poubelle le pain qu'il vient de cuire. Au bout d'un moment le boulanger ne va-t-il pas se décourager ? Nous, les jardiniers, si on vise une récolte de patates, ça veut dire qu'on admet notre présence au Centre pour plusieurs mois. Alors on tourne à vide avec tout de même une tendance qui nous écarte du vide. Le transfert de la Santé à Baillet prouve que la deuxième tendance l'emporte parfois.

Une lettre de Prot m'a rappelé ma vie à la Santé où il est encore. Bartolini m'a remplacé à ses côtés. J'en suis heureux pour lui car Bartolini est un excellent camarade avec qui, il fait bon vivre et dans une cellule de la Santé ce sont des qualités qui ont un prix. Baillet c'est mieux que la Santé, mais à la Santé, on peut connaître le pire et le meilleur. N'est-ce pas dangereux de penser ainsi ? Et qu'est-ce qu'un "bon vivant" ? Quelqu'un qui tient le malheur en respect ? On le sait, les Corses prennent la vie avec calme et tu te souviens, ma Belle, pourquoi sur l'île personne ne ramasse les escargots : parce que le temps de se baisser, l'escargot s'éclipse. De telles blagues disent-elles vraiment ce qu'est un "bon vivant" ? Le Bartolini enfermé reste-il identique au Bartolini libre ? A-t-on un tempérament plus fort que les circonstances ? Bartolini le Corse, adopté par sa ville de Toulon, était une grande gueule inspirant toujours la sympathie. Va-t-il pouvoir faire rire le nordiste qu'est Prot ? Je le crois, voilà pourquoi, en recevant sa lettre, j'ai pensé qu'il avait de la chance dans son malheur. De plus, la lettre de Prot m'a prouvé que malgré nos différences (il est de ceux qui en ont pris pour cinq ans de prison ferme), il pense encore à moi avec affection. Je t'embrasse très fort.

Mercredi 17 avril

Je t'ai déjà parlé du travail au jardin puisque dès le deuxième jour de présence ici ce fut ma première joie. Mais je l'ai fait un peu superficiellement. Le plaisir est réel, l'exercice bienfaisant et l'impression de côtoyer en ce lieu, la liberté, reste permanente. Maintenant, ma Belle, je te précise que si parmi nous, certains ont choisi les travaux plus légers : sarclage, binage, entretien des semis, moi avec sept autres amis nous préférons bêcher car c'est une tâche exigeant une dépense physique intéressant tout le corps : jambes, bras, reins. J'aime les activités qui ne spécialisent pas le corps et l'esprit. En clair, la polyculture. Dans le parti, j'étais le spécialiste des questions agricoles depuis 1920, depuis qu'à Tours, Compère-Morel a préféré la SFIO au PCF. Béchard qui vient du Gard me

dit que Compère-Morel est devenu si riche que désormais on l'appelle dans sa région : "le châtelain". Spécialiste des problèmes agricoles à cause de ma compétence en la matière, cette fonction me laissait un rôle de polyvalent parce qu'il s'agissait de questions au cœur de toute la société. J'étais ce spécialiste comme tu es un professeur. Dans un métier, il faut déterminer une zone d'intervention à condition ensuite, de rester ouvert au reste du monde. Ici, finies les responsabilités, donc je me plais à retrouver des sensations qui embrassent tout mon corps. Et tant pis pour les douleurs qui s'en suivent... Le jardin, il me permet le jardin, de me raccrocher à toute mon histoire. Je ne suis fait que d'un bloc.

Maintenant, ma chère Belle, une autre joyeuse nouvelle : pour la première fois les autorités du Château nous proposent un grand tour du parc. Il te faut comprendre que nous vivons dans un immense site que les propriétaires privés, malgré leur fortune ne pouvaient plus entretenir. En l'acquérant grâce à ses 20.000 membres, le Syndicat des Métaux pouvait faire mieux que les riches ! Le privilège du nombre ! Compte, avec 5 F par membre, compte combien il peut consacrer à cette acquisition. Si on ajoute les recettes que le syndicat pouvait retirer de cette acquisition...

Que va nous faire découvrir la promenade ? Sur le terrain de 70 hectares soit un rectangle de 500 m de large sur un kilomètre et demi de long, on y trouve d'abord un bois magnifique. Je vais vérifier ce qu'ensemble nous avons appris au sujet des arbres puisqu'on m'annonce que le parc contient des frênes, des charmes, des chênes, des bouleaux et même des pins et des sapins. Nous ne pouvons espérer de muguet mais nous trouverons bien le moyen de revenir avec une violette à la bouche. A côté du bois et de la prairie, il existe aussi un étang important. Finirons-nous par obtenir le droit de pêcher ? Bref on va toucher la vaste nature du doigt.

En attendant l'heure du départ fixée à 10 h 30, je continue de lire les journaux, mes seconds aliments après les produits agricoles. **Le Figaro** rappelle que Pétain, en tant qu'ambassadeur à Madrid, fait un travail en faveur de l'industrie française. Le vieux maréchal aurait pris son bâton... de pèlerin pour faire, à travers l'Espagne, un voyage d'études industrielles et commerciales. **Le Figaro** vante les mérites de cette initiative. Parions que Pétain a parlé plus que d'industrie car, à quelques mois de la victoire franquiste, les esprits doivent encore préférer la politique aux affaires. Je me souviens de lui, visitant les camps d'internement des Espagnols à Saint Cyprien et au Barcarès. En juillet dernier, au Barcarès, parmi les 37 000 emprisonnés (que notre centre fait minable par rapport à cette industrie de l'internement !) il n'a reçu que des félicitations ! A l'heure du repas il a préféré celui proposé au Casino de Canet-Plage plutôt que celui du camp. A Saint-Cyprien, il a trouvé 8000 réfugiés qui, auparavant, avaient été, « en quelque sorte, internés en vrac » à Argelès. J'ai conservé en ma mémoire cette formule du journaliste : "en vrac" ! Pour boucler la visite, le Maréchal a même admiré les regards des enfants qui le badaient. Notre ambassadeur, tout en vantant les qualités de Franco, se place du côté des USA. Il ménage la chèvre et le chou. Jusqu'à quand ?

Pour le reste, uniquement les nouvelles habituelles. D'ailleurs les journaux circulent ici de main en main assez rapidement car on a l'impression qu'ils ne nous disent rien de sérieux. As-tu la même impression toi qui, ma Belle, peut comparer avec l'état de l'opinion ?

Puisque la promenade nous attend, je vais laisser la plume jusqu'à demain. Je t'embrasse très fort.

Jeudi 18 avril

Nous nous approchons à grands pas de la phase « enfant en colonie ». Quelle cure de jouvence ce Centre de Surveillance ! Dans la forêt, il faudra y inventer un jeu où Jean Duclos ferait le loup-garou pour que notre retour en enfance soit parfait.

Après le travail au jardin, j'ai laissé passer le temps, et nous sommes déjà mercredi à 16 h 30. Je vais bavarder un peu avec toi ma chère Belle même si avant que tu ne lises cette lettre, nous nous serons rencontrés un bon moment.

Pour ne pas me laisser emprisonner par l'agréable pensée de ta visite de demain (une prison me suffit), je surveille le monde environnant. Le spectacle de la nature m'a déjà fourni matière à bien des réflexions mais l'observation du printemps reste inépuisable. Aujourd'hui je vais porter mon attention sur les oiseaux. Ces petits animaux qui, par leur vol défient l'homme, transportent avec eux mille charmes. Presque du matin au soir la "tride" siffle dans les bois. Je devrais être capable de l'imiter à force de l'écouter mais je suis loin d'atteindre même le résultat le plus moyen. Hier soir, avec Philippet, au cours de notre promenade, nous en avons repéré trois sur le même arbre. L'une s'est envolée tout en sifflant. Les « taurins » ressemblent aux rossignols à qui le souffle manquerait pour pousser à bout leurs roulades. Aux premiers sons, on confond les deux mais la fin brusque du sifflement dénonce toujours le taurin. Cependant ils ne se découragent pas. Enfin, j'écris ils ne se découragent pas en supposant qu'ils veulent imiter les rossignols, chose improbable, avouons-le. Il doit y en avoir une dizaine dans les environs du château. Le soir, les merles se mêlent

au concert. Depuis quelques jours, le coucou est de la partie. Hier, dans la forêt nous avons repéré un ancien nid de tourterelles. D'ici peu, le couple ou les remplaçants vont sans doute s'emparer des lieux.

Pourquoi, au moment où cette renaissance survient avec toute la vigueur de la vie, nos ennemis, chaque jour plus précis, nous menacent d'un désastre sans précédent ? Que reste-t-il des espoirs, un moment caressés en une paix prochaine ? Plus que jamais on peut se demander, à la lecture des journaux, si l'attaque de la Norvège par Hitler annonce l'extension de la guerre dans les Balkans, aux Pays-Bas, en Méditerranée et en Extrême-Orient ?

De l'agréable étude des oiseaux, j'ai glissé insensiblement à des réflexions sur le monde des hommes. Même sans parler des combats que se livrent les volatiles j'en suis arrivé aux combats des nations, à une guerre qui risque d'être plus mondiale encore que la première ! Ma chère Belle, un jour je consacrerai toute une lettre à la guerre et promis, ensuite la question sera balayée à jamais. Quoi ! Tu te dis, encore une belle résolution impossible à tenir ! Tu es décourageante parfois !

J'en reviens aux oiseaux. Ce matin, tandis qu'ils chantaient, pendant plusieurs heures le son du canon, sans doute la D.C.A. parisienne, nous a rappelé la dureté des temps. J'espère qu'il ne s'agissait que d'exercices ! De quoi demain sera fait ? Si la vraie guerre se déchaîne, devrai-je me résigner à n'être bon à rien ? Où, comme les oiseaux, pourrai-je voler jusqu'à toi ? D'une branche sur l'autre, je me replace dans mon nid de l'optimisme avec cette longue phrase écrite pour alimenter mes rancœurs.

Quand je pense que dès le 4 septembre je m'étais mis à la disposition du ministère de l'agriculture, et donc du gouvernement, pour toutes les tâches dont j'étais capable et quand je pense où cela m'a conduit, je ne puis que constater que ma naïveté dépassait vraiment les bornes admises ! Il est imprudent par les temps qui courent de ne vouloir connaître que les préoccupations d'ordre national.

Je croyais faire pour le mieux avec mes propositions. Je dois savoir gré au gouvernement de les avoir refusées ce qui m'aurait privé de ce voyage touristique inoubliable qui, de la découverte des oiseaux aux pratiques de divers jeux, m'ouvre tant de barrières susceptibles d'agrémenter notre vie future ! Tous les jours, je me perfectionne dans l'apprentissage de l'optimisme.

Je t'embrasse très fort.

P.S. Je peux ajouter juste avant d'envoyer la lettre : ta visite d'hier fut merveilleuse.

Vendredi 19 avril

En te présentant notre merveilleux séjour touristique, je t'ai déjà expliqué que le travail du bois devient essentiel. Un atelier révèle les qualités enfouies chez plusieurs **Indésirables**. Il a pris une telle ampleur que les cannes sont devenues à la mode et s'ornent de figurines diverses. Un concours vient même de s'organiser pour désigner le meilleur ouvrier. Je ne suis pas inscrit parmi les concurrents et pour cause. Je me révèle ainsi à moi-même que je n'ai plus rien à me révéler ! De plus, la manie des concours traverse toutes les grilles, ce qui a de quoi me faire sourire encore davantage. Chercher à être le meilleur quand la boue nous entoure ? Quoi, tu ne veux pas que j'appelle "boue" cet avril 1940 ? Pousser des hommes comme nous à organiser des concours de meilleur tailleur de canne, je trouve que jamais on n'inventera situation plus dérisoire. Quand le jury se mettra en place, j'imagine dès à présent les sournoises combines qu'il affrontera !

Hier soir, après dîner, tes crêpes ont obtenu le plus grand succès ainsi d'ailleurs que les deux bouteilles qui les accompagnaient. Je te commande donc, pour chacune de tes visites, - si cela ne t'encombre pas trop - deux bouteilles du même vin. Quant aux gâteaux, choisis deux tartes parisiennes, je veux dire deux gâteaux ayant forme de tarte. L'autre jour, la fille de Béchard en avait porté deux. Ils ont été l'occasion d'une bonne réunion de la cinquième section. Je pense à l'inventeur de la crêpe, à l'inconnu, à l'anonyme qui vit encore parmi nous par la recette de cette pâtisserie. Sans doute devrai-je dire, l'inventrice mais que les femmes sont oubliées dans notre monde ! Quand on pense à elles, trop souvent on déforme tout. J'avais été malheureux au cours de notre campagne électorale de 1936 quand, à plusieurs reprises, les Obéissants me reprochèrent notre bataille pour le droit à l'avortement, sous l'insulte : "tueur d'enfants !". Pouvions-nous trouver une formulation qui évite cette contre-attaque ? Je le crois, même si plusieurs amis tentèrent de me convaincre qu'en la matière, rien n'empêchera la bêtise des Obtus, bêtise souvent malhonnête ou parfois atavique.

Dans la vie, ici comme partout, l'alimentaire rassasie plus que les besoins de notre corps, comme le paysan produit plus que des aliments. Il ne s'agit pas seulement de satisfaire le plaisir, le goût ou le palais (ah ! le palais, nous en avons tous un !). Il s'agit de créer une vie en société. Nos cuisiniers tentent toujours l'impossible pour améliorer le menu car ils sont les mieux placés pour savoir comment un bon plat entraîne un grand réconfort général, réconfort des corps comme réconfort des rapports entre **Indésirables**. Les Amoureux passent par les restaurants. Les friandises ne servent pas en tant que valeur nutritive mais en tant que valeur sociale. Voilà pourquoi les surplus que nous

nous offrons dans nos chambres ont tant d'importance. En cela aussi, nous redevons peut-être des enfants. Dans les sociétés antiques d'Amérique, je crois que le chocolat avait une fonction sacrée. Dans nos sociétés, il symbolise ce qui nous arrive en plus, il symbolise le fait qu'on veut toujours plus.

Puis, de la nourriture, comment ne pas passer aux finances ? Je joins à ma lettre le pourvoi pour mes deux pensions. Côté pension d'invalidité je pense que tu n'auras pas de problème pour en obtenir le versement mais pour ma retraite de parlementaire, c'est autre chose : tiens moi au courant. En plus des bouteilles, je te prie de me porter cinq cents francs le jour de ta prochaine visite, c'est-à-dire jeudi. Je t'embrasse très fort.

Samedi 20 avril

Nous sommes le matin et j'ai l'œil dans le vague. Je refuse de plus en plus la lumière. Mon esprit presque aveugle se laisse emporter par les bruits : la tride se surpasse. Parmi les oiseaux, d'autres voix s'ajoutent au concert J'en ignore les possesseurs Pour échapper à l'emprisonnement, je concentre tout mon esprit sur les divers appels que les oiseaux se lancent. Je me sens alors passer dans un autre monde. Parfois je pense à la fuite : d'un coup d'aile se retrouver dehors ! Mais la fuite, c'est le combat de ceux qui ne sont jamais allés au combat ! La fuite, est-ce une lâcheté ? L'action essentielle du lâche consiste à cirer les bottes de ses supérieurs donc il ne fuit pas, au contraire, il colle à celui qu'il désigne comme tremplin à ses désirs. Le fuyard appartient à la classe des Obéissants. Je me secoue. Je me dis que je suis vivant parmi les hommes et j'observe alors les hommes des environs. Le responsable du terrain de sport qui a un cœur anormal, se promène. Un **Indésirable** se livre à ses quotidiens exercices de culture physique. Voilà des hommes qui ont une habitude et qui s'y tiennent. Peut-être est-ce le meilleur moyen de trouver sa place dans une vie ? Se donner une familiarité. Dans ces conditions, le paysan n'aurait pas voulu devenir sédentaire pour s'assurer des subsistances mais pour se créer un paysage familier, des repères habituels, des relations fixes avec des voisins connus. Cultiver la terre ne conduirait-il pas à cultiver surtout des traditions, seules armes pour permettre l'émergence d'une paix intérieure ? Cette quête d'une paix intérieure dit l'existence de souffrances. Depuis quand l'homme souffre-t-il en son cœur au point de vouloir se reposer sur des habitudes ? Depuis quand la douleur lui impose-t-elle une quête permanente de béquilles ? L'enfant, être inachevé ne donne que des hommes inachevés...

Comme la fraîcheur me saisit - de penser ça ne réchauffe jamais les corps - je viens de poser la plume pour quitter le banc extérieur et retrouver la chaleur du réfectoire.

Ce retour à l'intérieur devient, en mon esprit, un retour vers la cellule. La cellule marque si profondément ceux qui y vivent que lorsqu'on en sort, pendant un certain temps, on se demande si vraiment on ne rêve pas. Je n'y suis pourtant resté que six mois ! La cellule doit se coller à la peau de ceux qui sont forcés d'y vivre pendant des années Elle doit inciter à une économie de gestes, à une perte du regard, à un engourdissement des jambes et au durcissement du cœur.

Le monde extérieur continue de vivre à grande vitesse. Hitler et Napoléon, la comparaison continue d'alimenter les réflexions. Napoléon aurait eu comme modèle Charlemagne. Son adversaire majeur aurait été l'Angleterre. Il se serait servi de l'Allemagne comme base arrière pour vaincre les Iles Britanniques. L'Allemagne d'Hitler a les yeux fixés sur la France d'où elle veut lancer une opération anti-anglaise. Gaston Rageot vient de le rappeler dans **Le Figaro** : « La politique de Napoléon à l'égard de l'Allemagne n'est qu'un aspect particulier de cette politique générale (la politique anti-anglaise) ». Pour ma note optimiste j'indique que l'Angleterre n'a jamais été vaincue mais ça ne règle pas le sort de la France.

A évoquer Napoléon, permets-moi, ma chère Belle, de te rappeler ma première intervention à la Chambre des députés en 1922 quand j'ai traité Napoléon de bandit. Quel tapage cette séance ! Je devais parler de la guerre et, dès mes premiers mots, j'ai eu droit aux plus diverses interruptions. Une violence telle que, pour une fois, mes mots ont dépassé ma pensée. Mon expression « ce bandit de Napoléon 1^{er} » ayant suscité de nouveaux hurlements dans les travées, j'ai crié à l'adresse du plus virulent : « Vous êtes heureux d'avoir la barbe blanche et de n'être pas à la portée de mon bras ». Il faudrait que je relise l'ensemble du débat pour retrouver d'autres détails. J'avais tenté de démontrer que la solidarité nationale était incompatible avec la notion de lutte des classes. En citant Jaurès : « le capitalisme porte en lui la guerre, comme la nuée porte l'orage » je tenais à faire le procès d'un système. Mon intervention avait été un peu bancal ; surtout j'avais pris soin de ne pas répliquer à mes contradicteurs qui me lançaient : « Et la liberté, et la liberté... ». Aujourd'hui la situation a totalement changé. Il ne s'agit plus seulement d'affrontements entre nations mais de l'élimination de nations. La victoire allemande de 1870 n'a pas véritablement limité la démocratie française (si on fait abstraction des territoires perdus), tandis que celle d'aujourd'hui la détruirait. Si on ne répond pas maintenant par la guerre, il faudra le faire à un moment ou à un autre. Un peu comme si pour survivre aux condamnations phénoménales de 1918, la Guerre s'était donnée un autre adversaire que

la Paix : la Souveraineté. Tant de réflexions ne servent à rien à présent puisque la machine militaire tourne à plein. Je t'embrasse très fort.

Dimanche 21 avril

Ma chère Belle, tu as passé un hiver plus pénible que moi. Tu dois maintenant te protéger afin de pouvoir remonter la pente. Contre ta grippe de l'hiver et les fatigues engendrées, impose-toi une nouvelle loi que le travail au lycée n'a pas à mettre en péril. Elle a un seul article : « Profite du printemps ». Mes courbatures sont des chatouilles par rapport aux souffrances que je t'ai fait endurer. Donc pense à toi avant tout. Juste pour une fois.

Tu nous as fait des crêpes excellentes et quand je dis « excellentes » je n'exagère pas. Des **Indésirables** qui m'entourent savent juger en professionnels. Tous ont accueilli avec grand plaisir le résultat de ton travail. Cependant, ne m'en refait pas, les crêpes ça prend du temps, un temps précieux qu'il te faut utiliser pour t'aérer et penser à ta santé. Tu vois, j'insiste !

Question lecture, pour me délasser de la physique et chimie, je me suis plongé dans Alexandre Dumas auteur de : « le style fait l'homme ». J'ai retrouvé avec un immense plaisir le bon Chicot. A chaque chapitre le souvenir de lectures anciennes revient comme si le monde n'avait pas changé. Dumas, en faisant entrer en scène un des Gascons, lui place, dans la bouche, ce juron : « Cap de Dious ! » puis viendront les « panfardious, mordious, sandious ». Comment Dumas eut-il connaissance de notre Gascogne ? Parfois, je me demande si les Gascons se jouent ou pas de l'image produite par la littérature ! Personnellement, ne me suis-je pas appliqué, par exemple, la réflexion suivante de d'Épernon : « Sire, si j'osais, je ferais remarquer à Votre Majesté que je suis Gascon, c'est-à-dire prévoyant et industriel, que je tâche de suppléer par l'esprit, aux qualités que m'a refusées la nature ; en un mot, que je fais tout ce que je puis, c'est-à-dire tout ce que je dois, et par conséquent j'ai le droit de dire : « Adviennne que pourra... » » ?

N'ai-je pas, ma vie durant, fais ce que je pouvais, c'est-à-dire ce que je devais pour la défense des faibles ?

Mes lettres, ma Belle, ne répètent-elles pas la même maxime : advienne que pourra ? Le Fataliste, comme le Fidèle ou le Serviteur, a au moins deux faces. Celle de l'être qui baisse les bras avant d'agir, et celle de son adversaire qui agit avec ses bras car... il ne peut faire autrement.

Que dire de cette vérité qui justifie tout le roman : « Le hasard a permis [nos retrouvailles]. Je suis injuste, mon frère, c'est la Providence qui ne veut pas que l'on hâisse la vie ». Hasard ou Providence, quelle nuance ? Pour l'essentiel, la providence alimente le bien, Dieu ne pouvant susciter le mal. Le hasard serait la version laïque de la providence. Le hasard se manifeste dans le roman où se rencontrent tant de belles coïncidences, comme dans la vie aussi, pour ceux qui savent saisir leur chance.

Ernauton, un autre Gascon qui va toujours au secours du plus faible contre le plus fort, déclare à son amoureuse qui lui reproche d'avoir choisi un mauvais prétexte pour se faire ouvrir la porte :

« J'attendais tout du hasard, qui déjà deux fois m'avait jeté sur votre chemin ; mais prendre un prétexte, moi, jamais ! Je suis un étrange esprit, allez ; et je ne pense pas en toute chose comme tout le monde ».

Dans son face à face avec les Puissances, Chicot ne joue pas les courtisans. Utilisant la raillerie, il leur envoie quelques vérités qu'il ne peut s'empêcher de cacher. Ce bouffon révèle peut-être la bouffonnerie de l'histoire et donc de l'histoire actuelle, bouffonnerie qui ne le dispense pas de l'acte essentiel dans la vie : « son examen de conscience ». Parfois des phrases prennent une résonance particulière à cause de nos conditions de vie à Baillet. Par exemple, la réflexion suivante écrite dès le début du roman quand le compère Friard parle à côté de Chicot :

« Il me semble dit-il qu'un des grands bonheurs de la vie est d'échanger sa pensée ».

Bref, ma Belle, j'en suis au chapitre XLIV quand Chicot arrive au pays d'Albret. Je relis avec plaisir la première sensation de Chicot retrouvant son Sud-Ouest :

« Tout parlait à Chicot une langue vivante, claire, intelligible ; tout lui criait, à chaque pas en avant : « Vois, on est heureux ici ! »... ».

Quand il entra vers le soir à Nérac, que quelque parisien écrira Nairac, il retrouva, les belles promenades des gens sur la place, le petit vin de Limoux, le patois gascon qui ressemble fort à l'espagnol et un honnête homme, le bon roi Henri, futur Henri IV. Quand vais-je revoir Nérac ?

Tout à l'heure je suis sorti une minute, puis de conversations en bavardages j'ai fait une promenade dans le parc où nous avons trouvé de nouvelles violettes et quelques morilles. Il va me falloir réagir, faute de quoi, je vais me laisser envahir par la paresse.

Ma Belle, je t'embrasse très fort.

Lundi 22 avril

Aujourd'hui, les réclamations d'ordre pratique vont ouvrir cette nouvelle lettre. En quelques jours, nous avons changé de saison aussi, du caleçon d'hiver, il me faut passer au caleçon d'été. A ta prochaine visite porte-moi aussi des sandales qui ne soient pas blanches de préférence car c'est trop salissant. Ajoute à tout cela, du coton hydrophile.

Pour ma note optimiste qui m'échappe parfois, je te déclare avec amour : dans la chambrée nous avons pris l'habitude de nous offrir des suppléments alimentaires. Baillet venant de donner l'occasion à l'ami Dadot de retrouver son premier métier d'avant la guerre 14, celui de pâtissier, nous avons pu livrer un second assaut aux tartes qu'il nous a préparées.

Le ventre plein de tartes permet de mieux solliciter la philosophie. Qu'est-ce que la vie? Je ne parle pas de celle de Baillet mais de la vie tout court. Elle est tout de même bien déconcertante. A moins qu'elle ne soit au contraire très logique. Sans la guerre, nous serions en pleine campagne électorale or nous sommes si loin de l'enthousiasme extraordinaire de 1936 voici seulement quatre ans. Jamais sans doute les fruits ne démentirent à ce point les promesses des fleurs ! Te souviens-tu ma Belle des grands débats de l'époque ? Participation ou non-participation gouvernementale ? Rien que le programme mais tout le programme ? Résultat : l'Espagne puis l'Anschluss ! Quelle succession d'événements formidables. Puis quelle chute ! Au départ, le pain, la liberté, et la paix, et aujourd'hui... Tous les problèmes sont à nouveau posés et dans des conditions infiniment plus difficiles ! Seule la foi chevillée au corps permet de continuer à croire que l'homme est capable de se faire une destinée meilleure. Que la cheville soit de la bonne trempe ! Sans doute en merisier, un merisier vraiment sauvage et vieux.

Parmi tous ces souvenirs pourquoi ne pas replonger dans ceux liés à la guerre d'Espagne ? Le sujet porte les cœurs à la tristesse. Il a alimenté ma dernière conversation avec Philippot. Il était allé en Espagne dans une délégation officielle en Février 1938 et en était revenu convaincu que Franco serait battu. Je l'avais beaucoup écouté pour préparer mon intervention à la Chambre et aujourd'hui nous mesurons combien nous avons été trompés ! Rien n'est pire que la guerre civile ! La vérité devient une denrée rare. Ceci étant, une fois encore, l'histoire a donné raison aux communistes français. « Quel sort sera fait à la France si le fascisme triomphe en Espagne ? » Telle était la question qu'en 1938 se posait sans cesse Philippot. A la Chambre, j'ai démasqué les Hitlériens français qui hurlèrent contre moi et parmi eux, je me souviens de Jean-Louis Tixier Vignancourt député des Basses-Pyrénées. Cet aquitain (assez béarnais) se trouvait totalement le voisin de l'Espagne. Il hurlait sur le ton de la dérision : « Des avions pour l'Espagne, des avions pour l'Espagne... ». Il voulait prouver que nous voulions la guerre, que nous les communistes qui tenions à l'intervention française, nous abandonnions la stratégie de la paix etc. J'ai été obligé de rappeler une petite vérité : « Jamais le PC n'a demandé l'intervention française en Espagne ». Nous voulions que la France aide l'Espagne ce qui n'a jamais signifié une demande d'envoi de l'armée française. Alors des bancs de l'extrême droite, remontaient les vociférations : « 35.000 Français ont été tués par votre faute en Espagne... ». Maintenant, ma chère Belle, l'Espagne peut rester en paix, ces 35.000 hommes des brigades n'auront pas de plaque sur les monuments !

Philippot, décidément obsédé par Port-Sainte-Marie me redisait au cours de notre promenade, que dans son village, il avait vu se démasquer les Hitlériens quand, sur le pas de leurs portes, ils se réjouirent sans honte de la détresse des colonnes d'Espagnols qui, en avril 1939 passaient devant chez eux. Ces fascistes étaient toutes dents dehors, comme des chacals à la curée. Je lui rappelais de mon côté, la soirée originale organisée par les camarades de Laplume avec **Les Pierot's jazz** et Jacky Mességué, virtuose d'accordéon. Quel mélange ! Ma chère Belle, nous étions encore ensemble à cette époque-là et nous pouvions partager notre douleur, notre grande douleur. Depuis, Pétain est devenu un Français grand connaisseur de l'histoire espagnole et ce que nous avions appris se trouve perdu. Qu'ont pensé les Espagnols républicains qui se sont réfugiés en URSS quelques jours avant la signature du pacte entre Hitler et Staline ? De quelque façon que nous prenions ce sujet, Philippot et moi finissons chaque fois par sombrer dans la tristesse. Que nous réserve le futur ? Tomberons-nous plus bas que l'Espagne ? Je n'ose y penser et comme l'heure du repli vers le lit a sonné, je m'en remets à l'espoir pour qu'il me fasse encore vivre. Je t'embrasse très fort.

Mardi 23 avril

Une nouvelle fois je commence par le portrait de ce qui m'entoure : cela ne prête pas à conséquences et chauffe un peu ma plume qui en a besoin.

En ce lundi à 19 h 45, nous venons de terminer le dîner : soupe, bœuf en sauce, nouilles. La plupart des amis sont répandus dans la partie du parc qui nous est attribuée. Je me suis installé dehors sur les restes d'un échafaudage utilisé pour extraire de terre, la tuyauterie d'un puits artésien qui donnait à Baillet et à ses dépendances, une partie de l'eau nécessaire, et qui a été démolie sans

que je puisse deviner pourquoi. A dix pas, à ma gauche, se dresse la façade ouest du Château avec ses tourelles à chaque angle. L'arbre devant moi, par son tronc, ressemble à un chêne et par ses branches à un ormeau. J'aime d'abord écrire ce que je vois en tant que membre de la religion de ceux qui disent : je vois donc je suis. La richesse majeure du paysan s'appelle la vue. Après, il écoute. Dans le ciel, l'œil observe les éclairs avant que l'oreille n'entende le tonnerre. Et qu'est ce que j'écoute maintenant ?

A Baillet, les détenus ne discutent pas. Ils bavardent, ou racontent des histoires vraies ou fausses comme *Marius et Olive*. *Les juifs et les fous* tiennent une large place. Dans ce genre de conteur, des personnes sont plus fortes que ton frère Pierre ! Quand on en a fini avec l'observation, il reste à agir sur cet environnement pour le changer. Jamais le paysan, le paysan surtout, ne peut se permettre de foncer tête baissée. Dans la vie, certaines actions peuvent se corriger au jour le jour, voire d'heure en heure. L'activité agricole suppose des décisions pour l'année ou pour plusieurs années. Quand la balle est lancée, on ne la rattrape qu'au moment où elle redescend, jamais en vol. D'où l'évocation fréquente de la sagesse paysanne, sagesse dont il ne faut pas faire tout un plat.

Loin du monde du cultivateur, je me coltine avec l'algèbre et je suis obligé de te confier un morceau du problème suivant que je suis incapable de résoudre.

« On considère une suite de nombres : u_1, u_2, u_n définie comme suit : on pose $u_1 = 1, u_2 = 2$ et puis pour n supérieur ou égal à 2 on a : $u_n = u_{n-1} + u_{n-2}$

1° Former les 20 premiers nombres de la suite.

2° Montrer que, quel soit u on a la relation $u_n = 1 + u_1 + u_2 + \dots + u_{n-2}$ »

Le problème se poursuit par d'autres questions mais comme je n'ai trouvé une réponse que pour $n=3$, tes lumières sur ce début me suffiraient. Même Raynaud ne m'apporte pas les éclaircissements que je lui demande.

Maintenant, je pense aux autres et surtout à ceux qui, comme toi, ma Belle, m'aident à penser à eux. Une lettre de ma mère vient de me transporter à Samazan. Elle me dit que ton frère Jean, suite à son passage à Baillet, dimanche dernier, est allé lui expliquer en détail notre vie. Son récit a fait à Samazan le plus grand plaisir. Encore une fois, j'éprouve de la joie en vérifiant la bonne entente qui règne entre nos deux familles.

Après cet examen de conscience et ce tour d'horizon, j'en reviens au magnifique château de Baillet, lieu de villégiature de quelques sommités françaises. Le jeu de carte s'organise dans ma chambre jusqu'à dix heures, pendant que je continue de lire les **Quarante Cinq** pour suivre les aventures de Chicot à travers notre Sud-Ouest. Pour le moment, il est à Cahors. Le bon roi Henri de Navarre dit à Chicot : « Décidément, le roi Henri ne veut pas me payer la dot de sa sœur Margot, et Margot crie, Margot pleure pour avoir son cher Cahors. Il faut faire ce que femme veut pour avoir la paix dans son ménage : je vais donc essayer de prendre Cahors, mon cher Chicot ». Chicot de répliquer : « Que ne vous a-t-elle demandé la lune, Sire, puisque vous êtes si complaisant mari ? »

Que me demanderais-tu, ma Belle, si j'avais les moyens d'accomplir un rêve ? Tu me demanderais de m'évader ? Ce serait assez facile mais pourquoi faire ensuite ? Dans un roman le lecteur est d'entrée rassuré, il sait qu'il connaîtra la fin. Ce n'est pas comme dans la vie.

Je t'embrasse très fort.

Mercredi 24 avril

Notre chère famille dispersée par la vie va se disperser par la guerre. Jacques est toujours à Casablanca. Robert toujours au même endroit. Nini confirme qu'Henri va s'engager dans l'aviation. Quand l'heure des comptes viendra, lequel manquera à l'appel ? Je sais, n'y pensons pas. J'ai même l'impression que n'importe quel sujet actuel mérite cette réponse : « n'y pensons pas ». Or, si penser n'est pas un acte simple, ne pas penser est un acte impossible. Il faut des dérivatifs. Est-ce qu'en temps de paix, on utilise aussi des dérivatifs sans en avoir conscience ? Un dérivatif, est-ce un calmant ? La pensée est un fleuve qu'il faut dévier de son lit quand il déborde et porte atteinte à la vie ? Tout dérivatif s'appelle-t-il distraction ? ou travail ? Pour le moment nous n'avons ni l'un ni l'autre alors je lis.

Tu me demandes d'ailleurs si j'ai de quoi lire. Tu sais que j'en suis réduit à cette extrémité, lire et lire encore et je peux te rassurer, nous avons ici abondance de livres. D'abord, parce que la plupart d'entre nous en ont à titre personnel. Ensuite parce que l'établissement contient une bibliothèque d'environ deux cents volumes, bibliothèque que je n'ai pas encore mise à contribution. Cependant si tu pouvais me porter **Cyrano de Bergerac** de Rostand, ça serait bien. Je crois qu'il nous amuserait en nous permettant de réapprendre des tirades oubliées. Nous avons essayé ces jours-ci de les retrouver mais il y a beaucoup de lacunes.

Un pays qui lit beaucoup en temps normal, peut-on considérer que les êtres qui le composent s'adonnent à cette action car ils se sentent en prison ?

Si le travail fléchit au jardin, cela tient à une raison simple : l'eau risque de nous faire défaut. Comment cultiver des légumes sans moyen d'arrosage ? A part des légumes, que planter dans un terrain qui a été seulement bêché ? Ce manque d'eau risque d'avoir pour le jardin des conséquences fâcheuses. Par contre-coup, notre moral va être atteint !

Pendant la nouvelle promenade, j'ai profité du calme de la chambre pour y travailler un peu mes chères matières scientifiques : physique, chimie et même arithmétique. Pourquoi ai-je choisi les matières scientifiques quand d'autres se sont lancés dans l'étude des langues comme le latin par exemple ? Ton influence a dû jouer mais aussi le fait qu'avec la science l'esprit se trouve face à lui-même. Il ne s'agit pas d'accumuler des connaissances mais de répondre à des problèmes... qui, c'est vrai, nécessitent des connaissances

Au retour de la promenade, les détenus ont préparé avec les morilles récupérées dans le bois, une bonne omelette. Sans perdre de temps, ils commencent à la faire cuire. Tu constates que, côté cuisine, lavage etc. nous nous débrouillons au mieux avec les moyens du bord. Pourtant, je suis sûr qu'ici, personne n'envisage, au retour dans la vie "civile", de continuer à assumer les mêmes tâches pour aider leurs épouses. Parce que nous avons conscience de les accomplir sans talents ? Parce qu'ici nous prenons, de force, le temps des tâches ménagères alors que dehors il faudrait les ajouter au temps du métier ? Tu me répondras que bien des femmes font la double journée. J'essaie de raisonner or tout vient de l'habitude, de mauvaises habitudes si difficiles à changer.

En 1914 aussi, les hommes se faisaient la soupe sur le front pendant que les femmes labouraient les champs. Débat éternel ? La bonne odeur de l'omelette m'incite à conclure.

Mon foie va-t-il me laisser la goûter ? La gourmandise ne m'ayant jamais semblé un vilain défaut, je vais en manger et tant pis, pour les suites. Depuis quelques jours, j'ai de légers ennuis de digestion, ennuis que j'ai confiés aux soins de Galpérine : traitement avec du sulfate de soude.

Mon aliment optimiste vient aujourd'hui d'arriver de Samazan. Il s'agit d'une carte aux multiples signatures dont je ne sais si elle a été écrite au village ou à la maison de ma mère. Germaine Loubatière, Louise, Augusta et ma mère se sont jointes pour m'envoyer un mot gentil. Puisque les femmes ne sont pas là pour le quotidien mais pour la gentillesse, vive la prison. Je t'embrasse très fort.

Jeudi 25 avril

Le soleil a boudé toute la journée et cependant j'ai sué plus que les jours passés. Mon mal au foie disparaît petit à petit. Je crois qu'il tient à notre manque de légumes frais et à l'absence de fruits. Si jamais je me retrouve un jour en face d'un artichaut bien tendre, qu'est-ce qu'il prendra ? Tu vois ma Belle, je te parle franchement et pour ne pas en perdre l'habitude, je vais encore te demander quelque chose. Regarde si les poésies de Vigny ne sont pas sur l'étagère du bureau (je ne me rappelle pas si elles sont à Boulogne ou à Samazan). Si tu les trouves, je te prie de me les porter jeudi.

Tu as sans doute lu dans les journaux (*le Popu* en parlait ce matin) la note concernant les tracts lancés dans la nuit d'hier sur la région parisienne par un avion allemand. Il en est tombé près d'ici. Cette propagande paraît beaucoup trop grossière pour donner quelques résultats. Elle a été conçue dans l'intention de dresser l'opinion française contre les Anglais (c'est la ligne politique de *Mein Kampf* sur laquelle Hitler s'appuie plus que jamais). Pendant que des soldats français se battent, les Anglais y sont représentés comme s'amusant avec les Françaises en costume d'Eve. En somme, tu le vois, un bombardement beaucoup moins dangereux qu'avec des bombes de cinquante à cent kilos. Faut-il en déduire que la prochaine guerre abandonnera le principe « front contre front » pour se dérouler partout à la fois. L'article suivant du *Populaire* a peut-être plus de valeur que je ne le crois : « Au cours de l'autre nuit, des avions allemands ont jeté sur certains points de la région parisienne des imprimés où la grossièreté l'emportait cette fois, sur le mensonge habituel. Il s'agit de tracts représentant des soldats français et des soldats allemands tombés en travers des barbelés. En transparence, on discerne un dessin pornographique montrant des femmes nues livrées à la lubricité des soldats anglais. Et l'auteur du tract de demander: Où sont les *tommies* ? »

Le Populaire répond : « Mais en Norvège M. Goebbels ! Et vous êtes payés pour le savoir ».

A répondre que les Anglais sont en Norvège où ils causent des ennuis aux troupes allemandes, ça risque de n'être qu'un piètre argument s'ils perdent cette bataille. Je sais bien que Henri de Kerillis parle dans *L'Epoque* de « l'échec de Hitler en Norvège », échec qui « paraît avoir des conséquences sérieuses sur la situation intérieure de l'Allemagne », mais, malgré les savoirs de cet homme, je reste méfiant. Pendant la première guerre mondiale, les journalistes français (souvent aux ordres des censeurs) se sont si souvent faits les champions des bonnes nouvelles se révélant fausses ! Aujourd'hui, comment croire par exemple que l'ex-maire communiste de Villeneuve Saint-Georges soit l'auteur d'une odieuse propagande en faveur de l'ennemi ? Pour justifier ainsi

l'arrestation de soixante-treize ex-communistes, ils n'hésitent pas devant les arguments les plus gros. Ces hommes diffuseraient, dit l'article, les mots d'ordre de la **Troisième Internationale**. Quand on cite une ligne du tract, on apprend qu'elle invite les ouvriers à adhérer à la CGT actuelle pour en conquérir les directions. N'est-ce pas un souci démocratique louable ?

Notre équipe de jardiniers étant ignorante en matière d'aviation, nous nous bornons à « bader » quand un avion passe. Pas un de nous ne peut se permettre de jeter négligemment comme le ferait ton frère : c'est un Morane ou un Bréguet. En revanche nos connaissances nous permettent de repérer les hirondelles arrivées depuis seulement quelques jours mais déjà si nombreuses. Par ce temps pluvieux, elles volent très bas.

Ma Belle, tu viens de le deviner, c'est ma note optimiste finale même si je sais qu'une hirondelle ne fait pas le printemps. Je t'embrasse très fort.

Vendredi 26 avril

Toujours cette habitude de t'écrire la veille de la date inscrite sur la lettre ! Nous sommes en réalité jeudi, jour des visites qui, comme tu le sais, se déroulent dans le réfectoire. Ah ! vivement que notre tour de visite revienne, jeudi prochain !

Ce lieu de repli que j'utilise parfois n'étant pas à ma disposition, je me retrouve dans la chambre avec la partie de jacquet et la même vue par la fenêtre. Daniel Renoult, que je vois toujours à cinquante pas dans sa chère roseraie, à quoi pense-t-il ?

Puisque, ma Belle, tu as eu la bonne idée de m'envoyer **la Révolte des Anges** d'Anatole France, je vais recopier les propos du jardinier Nectaire qui, sans doute, s'adressent autant à Renoult qu'à moi-même :

« Pour satisfaire mon esprit tourmenté par une soif insatiable de connaître et de comprendre, j'observais la nature des choses, j'étudiais les propriétés des pierres, de l'air et des eaux, je recherchais les lois qui gouvernent la matière épaisse ou subtile, et après de longues méditations, je m'aperçus que l'univers ne s'était point formé ainsi que son prétendu créateur s'efforçait de le faire croire ; je connus que tout ce qui existe, existe par soi-même et non par le caprice d'Iahveh, que le monde est à lui-même son auteur et que l'esprit est à lui-même son Dieu ».

Plus loin dans le récit du jardinier j'ai retrouvé une question maintes fois évoquée dans mes lettres, l'action de tuer le temps : « Tandis que, sous les murs de l'abbaye, les petits enfants jouaient à la marelle, nos religieux se livraient à un autre jeu aussi vain et auquel pourtant je m'amusais avec eux, car il faut tuer le temps, et c'est même là, si l'on y songe, l'unique emploi de la vie. Notre jeu était un jeu de mots qui plaisait à nos esprits, à la fois subtils et grossiers, enflammait les écoles et troublait la chrétienté toute entière ».

Pour moi, seul l'esprit bâillonné, peut excuser l'inaction en prétextant que la vie consiste uniquement à tuer le temps. Mon emploi de vie en tant que député ne tombait pas dans un tel scepticisme, scepticisme qui détruit le mieux les combats révolutionnaires. Pour conclure ces citations, voici un discours de circonstance :

« Quelle pitié de voir ces gens-ci nourrir un amour enfantin et furieux pour les fusils et les tambours ! Ils ne comprennent pas que la guerre, qui forma les cœurs et fonda les cités des hommes ignorants et barbares, n'apporte au vainqueur lui-même que ruine et misère, et n'est plus qu'un crime horrible et stupide maintenant que les peuples sont liés entre eux par la communauté des arts, des sciences et du trafic. Européens insensés qui méditent de s'entr'égorgner, alors qu'une même civilisation les enveloppe et les unit ! »

Tu vois ma Belle, je retrouve mes classiques et je me demande jusqu'à quel point ma vie n'aura pas été que la répétition de mes premières découvertes. Voici, de manière décousue, quelques dernières répétitions de ma fichue vie :

- grâce à la lettre reçue de Samazan, je pense au chien Boule qui ne veut pas voir ses petits, tout en restant aimable avec la mère des chiots. Est-il jaloux ?

- dans **le Matignon**, j'étudie la chimie et surtout le chapitre relatif à l'hydrogène. Je ne comprends pas les volumes atomiques.

- et quelques observations alimentaires pour en finir avec ce quotidien : malgré le mal au foie j'ai mangé de l'omelette aux morilles et je crois que je vais même goûter les crêpes que Jean Duclos vient de recevoir et qu'il va nous faire partager. Face au malheur, tant que l'appétit vient, l'espoir persiste ! Je t'embrasse très fort.

Samedi 27 avril

Je commence cette lettre le Vendredi après-midi, la pluie nous ayant à nouveau contraint à rester dedans ce matin. J'en profite pour relire ta dernière lettre où tu me donnes la réponse au problème d'algèbre que je t'avais posé. Il s'agit donc de la suite de Fibonacci (1175-1240), un problème vieux de plusieurs siècles que ce mathématicien italien rapporta de Syrie avec les chiffres

arabes. Quelle histoire ! Quelle histoire ! Je n'avais jamais entendu parler de la méthode par récurrence. Donc je me sers de la valeur de U quand $n = 3$ pour trouver sa valeur quand $n = 4$ etc. Ce système me semble merveilleux : comme quand une cause devient un effet. Loin de tout calcul arithmétique, peut-on dire que les formules suivantes sont récurrentes : penser à ce qu'on pense, le prisonnier s'emprisonne, faisons la guerre à la guerre ou la joie d'être heureux ?

Pour le jardin, après l'absence d'eau nous sommes face à un nouvel embarras : que planter ? Nous pensions à des pommes de terre mais la guerre prend tout. Le paysan ne remuant la terre que pour la rendre productive, que faire ? Dire qu'à la Chambre des députés, j'ai été en relation quasi-quotidienne avec les grands maîtres de l'agriculture française à qui je ne peux même pas écrire pour demander des semences. Décadence !

Je repense à cette vieille idée : la société industrielle est anti paysanne. Que d'incompréhensions elle peut susciter ! Dans l'industrie, peu importe le produit pourvu qu'il y ait le profit. Visser les boulons d'une roue de voiture ou d'une roue de char d'assaut, où est la différence ? Pour avoir longtemps cultivé du tabac, je sais aussi que certaines cultures sont presque industrielles avec comme résultat, un produit pas très sain. Cette opposition entre ouvriers et paysans ne signifie pas qu'en tant qu'hommes ils ont des intérêts divergents. Je n'ai pas envie d'en écrire davantage aujourd'hui, les preuves de mon idée - la société industrielle est anti-paysanne - sont multiples d'un point de vue progressiste. Je préfère répéter mon admiration pour les paysans du marmandais et pour toutes les paysannes de France. Si j'étais libéré, si je vivais encore demain, c'est au service des paysans de France que je continuerais de me consacrer. Me sera-t-il possible de reprendre ma place dans la vie publique ? Il me faudra expliquer encore et encore, surtout aux Obtus, qu'un sol exceptionnellement fertile n'explique pas la polyculture. Seul le travail du paysan explique tout. A chacun ses mérites : à la terre ses dons et aux paysans son art. Nos villages, nos campagnes aiment danser, chanter, rire et même faire de la politique. Semer un bel éloge des Voix, dans un splendide champ, quel sacré objectif ! De tout ça, nous parlerons un jour avec Béchard.

En attendant, ma chère Belle, j'ai une nouvelle à t'annoncer qui nous concerne directement. Je sens que mes notes optimistes vont se clore par celle-ci : pour le cas improbable ou demain tu aurais un visiteur que tu accompagnerais sache que les visites sont suspendues jusqu'à nouvel ordre. Nous l'avons appris aujourd'hui à midi. Ici, ce n'était pas comme à la Santé, où nous avions seulement entre 8 et 15 minutes pour échanger trois mots devant les grilles des barreaux de la cage. Serons-nous à nouveau assis côte à côte dans une belle et grande salle claire comme celle qui nous aura réuni deux fois à Baillet ? J'en doute mais il faut se réjouir du moindre bien. Surtout, ma Belle, ne tombe pas en déprime comme début mars. Piochons dans le positif. Par exemple : cette suppression du droit de visite annonce-t-elle notre libération ? Voilà la seule façon saine de se faire du souci ! J'ai écrit à Nini que ta mère n'avait pas à s'en faire pour moi. « Elle a tort, lui disais-je, quoique j'enregistre avec une certaine fierté cette modification dans le classement des personnes de la famille où les gendres n'ont pas toujours été mis à la première place ». Tu vois, avec la prison, ta mère commence à me plaindre ! Elle a du bon ma situation... En attendant mieux, je t'embrasse plus fort que jamais.

Dimanche 28 avril

Ici, on tourne en rond. On essaie de penser au futur et des souvenirs surgissent. On essaie de penser au passé et on ne voit que du noir pour demain. On essaie d'attendre les nouvelles et en même temps on ne voudrait plus aucune nouvelle. Sur quelle branche poser nos angoisses ?

Cette lettre, je te l'écris en ce samedi après-midi suite à l'annonce de l'interdiction des visites très rapidement mentionnée dans mon dernier envoi. A défaut d'infos fiables les suppositions vont bon train. Ne prends rien au tragique puisque la mesure n'est pas particulière à Baillet mais s'applique à tous les centres de surveillance et camps de concentration situés sur le territoire. Si l'interdiction était levée pour jeudi et si nous en étions avertis assez tôt, je t'en informerais par dépêche.

Le futur vient de s'effacer à cause du chamboulement produit par une attente qui étire notre présent au-delà du normal. La journée paraît plus longue que d'habitude. Alors, ma chère Belle, reporte ton optimisme, sur les bonnes choses de la vie : malgré l'ennui de notre séparation persistante, profite de la belle saison. Notre appartement du sixième étage doit être agréable. Quand l'heure à laquelle tu repars de Saint Cloud te permet de rentrer à pied à la maison, la promenade ne peut manquer d'agrément.

Quelle chance ai-je eu d'avoir aimé et épousé une femme pouvant vivre de son métier ! Simple paysan, j'aurais sans nul doute rencontré une jeune fille de la campagne sachant y tenir son rôle. Ce travail commun n'aurait pas permis la même égalité d'autant que la femme paysanne n'est que rarement payée en retour pour son œuvre trop considérée comme "naturelle". Toi, tu as ta vie, c'est-à-dire ton travail. J'ai souvent essayé d'y pénétrer en me remettant aux études abandonnées si

jeune - et que je poursuis ici en prison - cela ne pouvait être qu'accessoire. Je préfère les différences qui se complètent aux ressemblances qui s'épaulent.

Puisque nous sommes dans l'incertitude sur notre sort, j'ai gardé ma lettre d'hier pour y inclure les dernières nouvelles. En ce dimanche, à 16 h 30 je peux t'indiquer que j'ai joué aux boules. On se divise en équipes de trois ou quatre joueurs et il s'agit de placer le plus près possible du but, qui est une boule de plus petite dimension, nos grosses boules de métal. Chaque joueur dispose de deux coups. Ce jeu est en même temps un sport puisqu'il nécessite de la marche et un certain effet de lancement. J'y participe pour la seconde fois : cela suffit pour expliquer que mes performances n'ont rien d'éblouissant. L'exercice est sain puisqu'il absorbe et fait passer le temps.

Tu t'en doutes ma Belle, c'est Philippot qui m'a entraîné vers cette occupation. Il a toujours tenu le sport en grande estime. Une estime démocratique ! Vers 1932, il a voulu évoquer le rugby dans un éditorial du *Travailleur*. Il était frappé par l'attitude des foules participantes aux matchs. Pourquoi tant de travailleurs tombaient-ils en cette occasion dans le piège de la bourgeoisie, à savoir le chauvinisme dont on sait qu'il conduit aux guerres ? Philippot défendait les mérites de la Fédération Sportive du Travail sans convaincre grand monde. A la FST la partie distractive du sport était inséparable de la lutte des classes : la préparation militaire en était non seulement absente mais vivement combattue. Contre « l'esprit sportif » dont la foule vantait les mérites et qui se réduisait à l'esprit des Comitards du sport, la FST apprenait la solidarité. Les Comitards réussissaient cependant à rassembler dix mille spectateurs pour les matchs de rugby à Agen !

Le sport des boules ne risque pas d'alimenter l'esprit militaire des foules. Il sollicite le calme, la réflexion et les petits groupes. Pas de vaste rassemblement, pas de bagarres, pas d'enjeux. Vais-je faire des progrès et pointer comme il faut pour faire gagner mon coéquipier ?

A repenser à 1932, le souvenir de Caubon vient de me saisir. En vieillissant, on constate parfois que la mémoire de certains hommes surgit des profondeurs comme le retour d'un ami après un long voyage. Avec l'âge, ses convictions ne s'atténuèrent pas. Malgré les années, et à sa mort en 1932 il en comptait beaucoup, il resta fidèle à sa jeunesse. La mort de ses deux fils à la guerre 14-18 influença beaucoup ses positions. Ses certitudes révolutionnaires ne laissèrent jamais place au scepticisme qui n'est de toute façon que la négation de la révolution. Je repense moins souvent à Caubon qu'à Beaujardin car, avec cet autre brave, j'ai eu tant et tant de discussions mensuelles ! Caubon restait l'intellectuel, le docteur de Marmande, l'homme de la ville, tandis que Beaujardin sut être le paysan anarchiste, le voisin précieux et le compagnon compréhensif. Tu le comprends, ma Belle, je ne me résigne pas à ma solitude. Je veux vivre avec tant d'autres, morts ou vivants, dont je ne suis que l'ombre. Je t'embrasse très fort.

Lundi 29 avril

L'heure des grands choix a sonné. Après la drôle de comédie arrive la terrible tragédie.

Qu'il serait temps par-dessus les égoïsmes de classe, les mesquines combinaisons de parti, les mensonges aussi ridicules qu'odieux de pratiquer une politique de Salut Public. Je garde la certitude que la classe ouvrière française est anti hitlérienne. A situation exceptionnelle, il faudrait des méthodes nouvelles. Parmi les personnages qui pourraient sortir le pays de l'ornière, je pense à Kerillis. S'il n'était pas dans le domaine social aussi étroitement conservateur, il serait l'un des rares jacobins de notre époque. Ne crois pas que je cite ce réactionnaire pour faire plaisir aux lecteurs géôliers de mes lettres et m'attirer ainsi leurs faveurs. Jamais je ne tomberai dans de telles turpitudes. D'ailleurs, dès 1938, dans un communiqué du secrétariat régional du PCF nous avons cité positivement Kerillis. Il pensait à l'époque que la recrudescence communiste s'expliquait parce que nous paraissions être les meilleurs des Français. Nous avons appuyé cette analyse. Je crois que nous écrivions : « Nous continuons la France ».

Pour écrire mes pensées, je pioche dans les souvenirs. A la fameuse séance de la Chambre des députés du 4 octobre 1938, les députés communistes, et je suis fier d'avoir été parmi eux en cette occasion, votèrent contre les accords de Munich. Un seul socialiste accepta de voter avec nous. A la surprise générale, un homme de droite fit de même et c'était Henri de Kerillis. Ses origines girondines en font presque un compatriote mais, pour les fils de marin comme lui, qu'importe les origines locales. Il a toujours manifesté un grand sentiment national sans tomber dans le nationalisme car il est irrévocablement du monde des républicains. En 1936, il s'est inscrit au groupe des Indépendants Républicains, un nom auquel il croyait aussi sérieusement que nous, au nôtre. Depuis, sur les pentes glissantes de l'opportunisme, même mon groupe n'a pas honoré son nom car comment dire "communiste" un groupe où deux ou trois écrivent, sans le dire aux autres, une lettre qui risque de les envoyer (et les envoya) tous en prison. En ces temps de guerre, Kerillis possède les connaissances et l'expérience capable de répondre aux audaces d'Hitler : déjà, en 1914-1918, il dévoila ses qualités en matière d'aviation. A son âge (sans doute une ou deux années de moins que moi) on a la tête sur les épaules et on devient homme de bon conseil. Si je donne cette idée à

Racamond, il en retirera la confirmation que je suis un traître à la cause communiste. Béchard aurait plutôt tendance à penser comme moi si ce n'est que depuis le procès, il fait comme s'il ne voulait plus penser aux événements. Encore une fois, ma Chère Belle, tu es la seule à pouvoir me comprendre. Tu sais qu'avant la guerre j'avais lu d'Henri de Kerillis : ***Une campagne de salut public. Réforme républicaine ou restauration monarchique.*** Attiré par la formule qui m'alla droit au cœur : « le Salut Public », j'avais apprécié sa volonté de confronter deux hypothèses. En 1938, il publia : ***Laisserons-nous démembrer la France ?*** La vérité, je ne sais pourquoi cet homme la cherche même contre ses propres dogmes. Dans son domaine de compétence, la guerre, il ne s'est pas trompé. Dans le domaine social, il fait trop confiance aux traditions. Plus que Girondin, il est Breton et il arrive que des Bretons bousculent nos schémas de pensée.

Cette évocation de ce souvenir - les communistes applaudissant Kerillis à la Chambre quand il déclara que Munich c'était la victoire du fascisme - est encore très clair pour moi, autant que l'intervention de Gabriel Péri.

A présent, je passe aux aveux : les visites restent suspendues aussi ne me porte rien et n'envoie rien de ce que j'ai demandé avant que je ne t'ai donné d'autres précisions. Il est 13 h nous quittons Baillet pour une destination inconnue. Surtout pas d'inquiétude. Dès que possible je t'envoie ma nouvelle adresse. Courage. Est-ce le désagrément de ce départ qui m'a poussé à rêver d'un Kerillis président du Conseil ou au moins ministre de la guerre ? Va savoir comment s'enchaînent (!) les pensées dans ma tête ! Je t'embrasse comme jamais.